31502

2

LE

CHATEAU DES AMBRIÈRES

DRAME EN CINQ ACTES ET DIX TABLEAUX

PAR

MM. THÉODORE BARRIÈRE ET TAILLADE

MISE EN SCÈNE DE M. SAINT-ERNEST; MUSIQUE DE M. MILLET

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial du CIRQUE, le 22 décembre 1856.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 bis

1857

— Droits de représentation, de reproduction et de traduction réservés. —

Distribution de la Pièce.

JACQUES BERNARD.....	MM. SAINT-ERNEST.
RENÉ FRÉMONT.....	TAILLADE.
CLAUDE LAROQUE.....	ED. GALLAND.
LAMBERT.....	SELIGNY.
PIERRE FRÉMONT.....	NOEL.
SYLVAIN BERNARD.....	MAXIME.
GREGOIRE.....	BENJAMIN.
JOSEPH, domestique.....	BRICHARD.
UN DOMESTIQUE.....	LANGLOIS.
UN NOTAIRE.....	ACHILLE.
MATHIEU.....	DARCOURT.
ROBERT.....	NERAULT.
ROMAIN.....	DOUTREVILLE.
UN POSTILLON.....	LOUIS.
LOUISE FRÉMONT.....	Mmes LACRESSONNIÈRE.
DENISE FRÉMONT.....	D. FERRARE.
CATHERINE.....	VALERIE.
MADELINE.....	CASSARD.
PAYSANS, PAYSANNES.	

Le prologue se passe en 1815. Le reste deux ans après. L'action a lieu aux environs de Grenoble.

LE

CHATEAU DES AMBRIÈRES

Acte premier. — Premier tableau.

Le théâtre représente un carrefour de La Force aux environs de Grenoble. Précipice au fond ; sur une hauteur, un pont au-dessus du précipice ; chemin escarpé au-dessus du pont ; rochers, arbres, etc. Demi-jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, un homme paraît de gauche, deuxième plan ; il regarde autour de lui, tire sa montre, c'est Claude Laroque.)

CLAUDE, LAMBERT.

CLAUDE.

Sept heures !.. (Il va s'asseoir à droite et attend... un homme paraît de droite, aperçoit Claude, va à lui, et lui frappe sur l'épaule... c'est Lambert... Claude se retourne, le reconnaît et se lève.)

LAMBERT.

Où sommes-nous ?

CLAUDE.

Au torrent de l'Isère.

LAMBERT.

Le lieu est sûr ?

CLAUDE.

Oui.

LAMBERT.

Écoutez-moi : nous devons parler bas... approchez... (Claude s'approche.) Nous sommes aujourd'hui ?..

CLAUDE.

Nous sommes aujourd'hui le 5 mars 1815.

LAMBERT.

Eh bien ! à l'heure où je vous parle, l'empereur Napoléon que l'on croit enfermé à l'île d'Elbe, vient peut-être de débarquer en France.

CLAUDE.

Comment ?

LAMBERT.

Cela vous étonne ?.. cela est ainsi... l'aigle a repris son vol, comme ils disent tous... Il faut qu'il tombe en route. On a décidé que Napoléon Ier ne rentrerait jamais en France...

CLAUDE.

Mais, il y a de nombreux partisans, et s'il paraissait tout à coup, l'enthousiasme d'un premier élan serait un danger sérieux.

LAMBERT.

Voilà la question : voilà le motif qui nous réunit ici aujourd'hui. Vous m'avez parlé de paysans au nombre desquels se trouveraient de vieux soldats qui auraient juré de remettre sur le trône celui qui les a si souvent conduits à la victoire?

CLAUDE.

Oui.

LAMBERT.

Sont-ils nombreux ?

CLAUDE.

Très-nombreux !

LAMBERT.

Et leur chef?

CLAUDE.

Pierre Frémont.

LAMBERT.

Quel est ce Pierre Frémont... vous le connaissez?..

CLAUDE.

Beaucoup. Un événement de mon passé m'a jeté près de lui... je suis presque de sa famille.

LAMBERT.

Quel homme est-ce ?..

CLAUDE.

Un fermier devenu très-riche... cinquante ans à peu près, aimé dans le pays et résolu à tout entreprendre pour sauver son ancien général.

LAMBERT.

Il faut qu'il disparaisse : c'est le premier point.

CLAUDE.

J'y avais pensé.

LAMBERT.

Ah ! voyez donc comme on se rencontre... Il est marié, ce Pierre Frémont ?

CLAUDE.

Oui.

LAMBERT.

Il est très-riche, avez-vous dit ?

CLAUDE.

Très-riche.

LAMBERT.

Et sa femme, encore jeune, encore belle ?..

CLAUDE.

Pourquoi toutes ces questions?..

LAMBERT.

Pour rien... seulement, comme vous m'avez dit que vous

étiez presque de la famille, je devine qu'au besoin vous ne refuseriez pas de devenir l'époux d'une veuve encore jeune, encore belle, et héritière d'une immense fortune.

CLAUDE.

Monsieur, vous oubliez que nous devons étouffer toute idée personnelle et ne songer qu'au but qui nous réunit en ce moment.

LAMBERT.

Vous avez raison... revenons à notre projet... Je suppose que Pierre Frémont disparaisse... le chef mort... les autres ne sont guère à craindre... En deux mots, voici notre tâche : anéantir les amis de Napoléon, l'isoler avec ses propres forces, et lui fermer ainsi les portes de la France.

CLAUDE.

Et si nous réussissons ?.. (Ici, Sylvain Bernard paraît sur le pont et se cache à la vue de Claude et de Lambert.)

LAMBERT, qui a entendu du bruit.

N'avez-vous pas entendu?...

CLAUDE.

Non, rien.

LAMBERT.

Vous avez l'oreille dure, mon cher. Je vous dis qu'on nous écoute... séparons-nous... vous m'avez bien compris?...

CLAUDE, à part.

Si Louise devenait veuve!...

LAMBERT.

Au revoir...

CLAUDE.

Encore un mot... (Lambert s'arrête.) Si, dans une heure environ, vous repassiez par ici... à cette même place j'aurais peut-être du nouveau à vous apprendre.

LAMBERT.

Ah! c'est bien! (Ils sortent, chacun par où il est venu.)

SCÈNE II.

SYLVAIN, seul, reparaît en scène et suit Claude des yeux.

C'était bien lui... je l'ai reconnu... Que venait donc faire ici M. Claude Laroque, à cette heure? et cet homme qui l'accompagnait... soupçonnerait-on?... Mais j'aperçois M. Frémont... il n'est pas seul !... Ah ! sa femme aura sans doute voulu l'accompagner pour traverser le petit bois. (Il se cache de nouveau.)

SCÈNE III.

PIERRE, LOUISE, DENISE, RENÉ.

PIERRE.

Voyons, mes enfants... ce serait une folie de vouloir me conduire plus avant... Je ne suis pas un petit garçon, que diable!..

je trouverai bien mon chemin : la nuit va venir et je veux que vous retourniez à la ferme.

LOUISE.

Pourquoi n'avez-vous pas attendu à demain pour partir?... Vous savez que je suis toujours inquiète quand vous êtes absent la nuit.

PIERRE.

La nuit!... ah! voilà la terreur des femmes... Ne crains rien, Louise, ne crains rien... D'ailleurs, tu sais que ma présence est absolument nécessaire à Grenoble, et je n'aime pas à remettre les affaires.

LOUISE.

Prenez bien garde, mon ami... les routes ne sont pas sûres dans le temps où nous vivons.

PIERRE.

Oh! un quart d'heure pour traverser le petit bois... après, je me trouve en plein pays et, dans deux heures, à la ville. Demain, tout sera terminé et je serai de retour avant le soir.

DENISE.

C'est égal, père, tu n'es pas prudent.

PIERRE.

Ah! vous aussi, Mademoiselle, vous voulez me faire la morale... (Il l'embrasse.) Taisez-vous... René... Je vous les recommande en mon absence... (Prenant René à part.) Je vous exhorte surtout, personnellement, d'être plus gentil et plus respectueux pour M. Laroque... (René fait un mouvement d'impatience.) Ah! oui, toujours de la mauvaise humeur quand je vous parle de lui?... Vous savez que cela me déplaît : je n'aime pas les antipathies sans raison. (Haut.) M. Laroque est un homme estimable dont je n'ai qu'à me louer... C'est un ancien ami du père de ma bonne Louise... Il le remplace à mes yeux et je veux que vous le respectiez, que vous lui obéissiez même, s'il le faut.

RENÉ.

Jamais, mon père.

PIERRE, s'emportant.

Allons, voyons, René... laissez là vos entêtements et écoutez ce que je dis...

LOUISE, à part.

Comme René hait cet homme!

DENISE.

Allons, faites la paix... Il ne faut pas se quitter fâchés!... (Allant à René.) Voyons, René.

RENÉ, allant à son père.

Mon père sait combien je l'aime!

PIERRE.

Eh bien! et moi donc, est-ce que je ne t'aime pas?... mais voyons, René, en définitive, M. Claude veille à nos intérêts à tous... sans lui, nous ne serions peut-être pas aussi riches que nous le sommes. Il a su faire fructifier le peu de bien que j'avais

et depuis dix-huit ans, il ma rendu de ces services qu'on n'oublie pas... Allons! tu m'obéiras... n'est-ce pas, René...

RENÉ.

Mon père!...

PIERRE, l'embrassant.

Mauvaise tête!... Allons!... ne parlons plus de tout cela et allez-vous-en tous.

LOUISE.

Que Dieu veille sur vous!.. Ah! je suis fâchée que vous alliez à Grenoble cette nuit.

PIERRE, l'embrassant.

Enfant !.. René, emmène-les donc...

DENISE.

Au revoir, père! (Il l'embrasse. René serre la main à Pierre.)

PIERRE.

A demain, mes enfants... (Ils sortent. Quand ils ont disparu, Sylvain reparaît en scène.)

SYLVAIN, mystérieusement.

Monsieur Frémont!

SCÈNE IV.

PIERRE, SYLVAIN.

PIERRE, qui a regardé partir ses enfants et qui est absorbé, apercevant Sylvain.)

Ah! c'est toi, Sylvain... et les autres?...

SYLVAIN.

Ils seront ici dans un instant, sans doute.

PIERRE.

Et comment va ton oncle, mon vieil ami?...

SYLVAIN.

Mais il va bien, monsieur Frémont.

PIERRE.

Ecoute... il me semble... que j'entends comme un bruit de pas... tu sais que j'ai une oreille de chasseur, moi... ce sont eux.. j'en suis sûr... (Paraissent Jacques Bernard, Mathieu, Robert, Romain, une dizaine de paysans. On se serre la main silencieusement.)

SCÈNE V.

PIERRE, JACQUES, SYLVAIN, MATHIEU, ROBERT, ROMAIN, PAYSANS.

PIERRE.

Sylvain, fais placer des hommes au guet pour nous avertir du moindre danger... Maintenant, mes amis, écoutez-moi!... j'ai voulu vous voir une derniere fois avant de frapper le grand coup : êtes-vous toujours décidés à verser votre sang pour la cause de l'empereur?...

TOUS.

Toujours!

ROMAIN.

Que faut-il faire?...

PIERRE.

Laissez-moi d'abord vous dire où nous en sommes... Il y a cinq jours, le 1er mars, l'empereur, parti de l'île d'Elbe, a débarqué au golfe Juan... il est arrivé le 2 au village de Cérénon, le 3 il a couché à Barême, le 4 à Digne et cette nuit il arrivera à Gap... Mes amis, il faut que demain il entre à Grenoble, en pleine France; êtes-vous disposés à briser les portes de la ville, si la garnison voulait lui en refuser l'entrée?

TOUS.

Oui... oui!...

SYLVAIN.

Il peut compter sur mon bras.

MATHIEU.

Il peut compter sur mon vieux sabre.

TOUS.

Sur nous tous.

PIERRE.

Et toi, Jacques, t'es bien vieux... qu'est-ce que tu feras?...

JACQUES.

Moi, je me ferai tuer le premier... ça donnera de l'appétit aux autres...

PIERRE.

Brave ami... et maintenant comptons les heures, les minutes... chacun de son côté à Grenoble... Vous connaissez le lieu du rendez-vous... cinq cents amis dévoués nous y attendent... que Dieu nous protége!

JACQUES.

Que Dieu protége l'empereur! (On se serre la main et on se sépare. Pierre reste seul un moment.)

SCÈNE VI.

PIERRE, seul un moment.

Braves cœurs!... Allons, en route!... (Il s'arrête un instant.) Si nous allions succomber! si, en voulant sauver l'empereur, nous le perdions!... Non, quelque chose me dit que tout n'est pas fini entre lui et la France. (Il se remet en marche. Il s'arrête.) Il me semble avoir entendu... non... rien... allons... Pourvu que je revoie encore mes enfants... (Il se tourne du côté par où sont sortis Louise, René et Denise. Sur les premiers mots de Pierre, on a vu Claude se glisser sur la hauteur derrière les rochers; il a un fusil à la main, il tire et se cache.)

SCÈNE VII.

PIERRE, CLAUDE, LAMBERT.

PIERRE, avec un cri étouffé.

Ah!... (Il tombe. Claude descend, vient à Pierre. Lambert paraît à droite et vient à Pierre également.)

LAMBERT, à Claude.

Mort?...

CLAUDE.

Mort!

LAMBERT.

Mais le cadavre?

CLAUDE.

Qu'importe! il n'y a pas de preuve... (Il jette son fusil dans le torrent.)

LAMBERT.

Nous nous reverrons.

CLAUDE.

J'y compte bien... (Ils disparaissent. Musique en situation.)

SCÈNE VIII.

PIERRE, seul; Il se soulève et se traîne avec effort jusqu'au milieu du théâtre.

Ah! mon Dieu... faites que je puisse embrasser Louise avant de mourir!...

DEUXIÈME TABLEAU.

Extérieur de ferme: porte d'entrée, à gauche; porte à droite conduisant à une autre pièce; grande fenêtre, au fond, à gauche.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau Grégoire et Catherine sont occupés à desservir la table du souper: Catherine range; Grégoire, un verre d'une main et une assiette de l'autre, est immobile et comme cloué à sa place. Il est sous l'impression d'un pressentiment.)

CATHERINE, GRÉGOIRE.

CATHERINE, toujours rangeant et frappant sur l'épaule de Grégoire.

Grégoire!...

GRÉGOIRE, saisi, laisse tomber son assiette.

Hein?

CATHERINE.

Eh bien! qu'est-ce qui te prend donc?...

GRÉGOIRE, ramassant piteusement les morceaux de son assiette.

Rien!

CATHERINE.

Pourquoi qu' t'avais l'air stupéfié d'une statue?

GRÉGOIRE.

Ah! j' sais pas... parce que... parce que ce soir ne me semble pas un soir... comme les autres soirs.

CATHERINE.

Tiens, tu me fais rire avec tes pressentiments.

GRÉGOIRE.

C'est possible que j'aie des pressentiments, mais ça dit vrai quéquefois les pressentiments... L'autre jour que je revenais triste des champs... je ne savais pas pourquoi j'étais triste... En route j' rencontre le grand Michel qui me dit comme ça qu' sa mère venait de mourir... c'était aussi un pressentiment... Et puis encore, il y a pas trois semaines, que j'avais pas eu d'appétit depuis deux jours... que ça m'inquiétait beaucoup, et que le lendemain, nous avons appris que la vache au père Mathieu s'était crevé le pis et qu'elle en est périe à quéque temps de là... C'était encore un pressentiment... Oh! j'y crois...

CATHERINE.

Eh bien!... qu'est-ce qui peut te trotter par la tête encore ce soir?... voyons?...

GRÉGOIRE.

Il me trotte... il me trotte que le souper a été plus triste que moi encore ce soir... Il me trotte que ma'me Frémont avait l'air tout inquiet... que M. René, le fils, n'a pas dit un mot... et que ça gagnait mam'zelle Denise... Il me trotte qu'il fait lourd ce soir... qu'il y a de l'orage dans l'air et qu'il pourrait ben tomber quelques morceaux de grêle... et au mois de mars... ils sont gros les grêlons... v'là c' qui me trotte!

CATHERINE.

Eh! oiseau de mauvais augure!

GRÉGOIRE.

Et ce qui me trotte encore, c'est que not' maître s'est mis en route, pour Grenoble, à la nuit... Il me trotte qu'à l'instant de tout à l'heure, je viens de casser une assiette .. et qu'à souper, ma'me Frémont a répandu une salière de sel tout entière sur la nappe... T'as pas vu ça, toi?

CATHERINE.

Imbécile!

GRÉGOIRE.

Possible! Ah çà! tu ne remarques donc pas qu'il y a comme une débâcle dans les habitudes de la maison : M. Pierre Frémont qui part comme ça tout d'un coup... Son épouse qui est pâle... son fils qui n' dit rien... sa fille qui n' chante plus... M. Bernard et son neveu qu'on n'a pas vus à souper... M. Claude Laroque, l'homme d'affaires de not' maître qui est absent depuis

deux jours. Une assiette cassée... du sel répandu. Tenez, voulez-vous que j' vous dise, mam'zelle Catherine, vous n'avez pas d'œil..

CATHERINE.

Oh! laisse donc : c'est ton pauvre cerveau qui déménage.

GRÉGOIRE, apercevant Louise.

Oh! que non. Demandez-le plutôt à ma'me Frémont, qui était rentrée dans sa chambre pour sommeiller et qui revient par ici comme une pauvre âme en peine.

CATHERINE.

Voyons, tais-toi devant elle, au moins, car vraiment tu serais dans le cas de lui faire peur.

SCÈNE II.

CATHERINE, GRÉGOIRE, LOUISE.

LOUISE, préoccupée, entre sans voir personne.

J'aurais dû l'empêcher de partir... (Apercevant Grégoire et Catherine.) Ah! vous êtes là mes amis?

CATHERINE.

Oui, ma'me Frémont, nous finissons de ranger... et nous nous en allions.

LOUISE.

C'est bien.

GRÉGOIRE, bas à Catherine.

Vois-tu? elle ne nous retient pas.

CATHERINE.

Eh bien!... est-ce qu'elle n'est pas maîtresse de rester seule chez elle? Bonsoir, madame Frémont...

LOUISE.

Bonsoir, Catherine, bonsoir.

GRÉGOIRE.

Vous savez, ma'me Frémont, faut pas trop vous frapper, comme ça... si vous avez répandu un peu de sel sur la nappe... après tout, ça ne veut p't' être rien signifier.

LOUISE.

Que voulez-vous dire, Grégoire?

CATHERINE.

Rien, Madame... C'est c't imbécile-là qui a peur de son ombre, et qui se figure que ça porte malheur de répandre du sel.

GRÉGOIRE.

Je dis pas tout à fait ça.

CATHERINE.

Eh ben! alors, tais-toi et va te coucher, puisque Madame n'a plus besoin de nous, n'est-ce pas, Madame?..

LOUISE.

Non... vous pouvez vous retirer.

CATHERINE.

A demain... madame Frémont... à demain... Allons, passe devant, toi, poltron.

Digitized by Google

CLAUDE, mielleux.

Ne trouvez-vous pas, Madame, qu'il y a de ces heures dans la vie où le cœur a plus que d'habitude besoin d'un confident pour épancher tous les secrets qu'il renferme?..

LOUISE, se lève.

Mon Dieu! je ne sais ce que j'éprouve, mais... l'inquiétude, l'orage peut-être... je ne me sens pas bien... je vous demande à me retirer...

CLAUDE.

C'est moi qui vous laisse, Madame... je comprends que les souvenirs sur lesquels on bâtit l'édifice de son bonheur ne deviennent souvent à la longue que des chimères... (Revenant à elle.) Pourtant, si vous aviez voulu!..

LOUISE.

Monsieur, après la parole que vous m'avez donnée de ne jamais me rappeler...

CLAUDE.

Jamais! ah! voilà des serments qu'on ne devrait pas faire, puisqu'on n'a pas la force de les tenir... (Louise s'éloigne de lui.) Vous vous éloignez de moi, vous ne me regardez même plus! C'est juste, c'est la loi commune que je subis... j'ai vieilli, moi... j'ai bien vieilli depuis ce temps-là... et vous êtes restée jeune et belle comme autrefois... c'est ma punition.

LOUISE.

Votre punition? et la mienne...

CLAUDE.

Que dites-vous!.. quel mot avez-vous prononcé!.. votre punition! mais êtes-vous donc coupable?.. Non. (Louise veut sortir.) Oh! restez encore un instant; c'est la dernière fois que je vous en parlerai. C'est pour m'accuser et vous défendre que j'oserai invoquer le passé; non, Louise, non, vous n'êtes pas coupable... c'est moi qui ai été sans pitié... c'est moi qui, ayant deviné qu'en donnant votre main à Pierre Frémont vous ne lui aviez pas donné votre âme, ai fait tourner à mon profit votre ignorance du danger... je m'en accuse sincèrement, Louise... et pardonnez-moi si aujourd'hui, si ce soir, je me souviens comme malgré moi d'un bonheur d'où j'ai daté mon existence.

LOUISE.

Monsieur, je ne veux pas nier que j'aie partagé la faute... et c'est en l'avouant, même, que je m'en punis... mais j'ai tant souffert depuis... qu'il eût été plus généreux de vous taire... et d'oublier.

CLAUDE.

Je me tairai, Madame. Cependant, ne me laissez pas partir condamné... un dernier mot, et tout sera fini... si jamais, par un hasard que je ne souhaite pas, vous vous trouviez séparée pour toujours de Pierre Frémont... faudrait-il encore me taire?.. (Ici, Pierre paraît à la fenêtre.)

LOUISE.

Mon Dieu, que dites-vous là !.. quelle pensée !

CLAUDE.

Le hasard... (S'avançant vers elle.) Louise, je vous aime toujours !..

LOUISE.

Taisez-vous, Monsieur...

CLAUDE, même jeu.

Je ne peux pas oublier !

LOUISE.

Assez, Monsieur, mes enfants pourraient vous entendre...

CLAUDE.

Ils dorment et nous sommes seuls...

LOUISE.

Retirez-vous, Monsieur, vous me faites peur... Comme vous êtes pâle!.. Mon Dieu! sauvez-moi !..

SCÈNE V.

LOUISE, CLAUDE, PIERRE.

PIERRE, paraissant à la porte de gauche.

Qui ose parler de Dieu, ici?.. (Pierre est mourant, Claude recule atterré à droite.)

LOUISE, jetant un cri.

Ah ! est-ce bien vous, Pierre!.. vous êtes blessé!.. pourquoi rester immobile sur le seuil de cette porte? qu'avez-vous?..

PIERRE, se soutenant à peine.

J'ai... que je vais mourir, Madame...

LOUISE, courant à lui.

Mourir!..

PIERRE.

Ne m'approchez pas!.. et laissez-moi parler avant que le sang ne m'étouffe tout à fait... j'ai été frappé à mort... par un ennemi de la grande cause, sans doute...

LOUISE.

Pierre!..

PIERRE, la repoussant.

N'approchez pas, vous dis-je !.. allez plutôt essuyer la sueur qui coule du front de votre amant... de votre amant... de votre amant qui est plus pâle que moi à cette heure... (Louise est immobile.) J'ai tout entendu... à cette fenêtre... j'ai tout compris... Ah! pourquoi n'ai-je pas été tué tout de suite, puisqu'en revenant ici, je devais y trouver le déshonneur...

LOUISE.

Grâce! grâce!..

PIERRE.

Non, je ne peux pas... je ne veux pas... Mon Dieu! ne me prenez pas encore!.. laissez-moi la regarder... laissez-moi

m'assurer... (Il la regarde.) Oui... c'est bien elle... et lui... l'infâme... que j'avais reçu chez moi... dont j'avais fait mon ami!.. (René paraît à droite. A Louise.) Vous pardonner?.. non, jamais!.. Mon Dieu! laissez-moi assez de force encore pour crier leur infamie... pour dire...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, RENÉ.

RENÉ, s'élançant.

Mon père!..

PIERRE, avec un cri, et se contenant à la vue de René.

René... je ne dis rien... je n'ai rien dit... Mon fils... mon fils... qu'est-ce que j'ai donc dit?.. j'ai menti, entends-tu... ne me crois pas...

LOUISE, courant à René.

René!.. ton père... assassiné!..

RENÉ.

Par qui donc?..

LOUISE, à part.

Oh! ce regard...

PIERRE.

Par qui?... je ne sais pas... je n'ai vu personne... un coup de feu... un éblouissement... et je suis tombé...

RENÉ.

Mais votre sang coule... au secours! au secours!

PIERRE.

Oh! n'appelle pas... c'est fini... je le sens... je n'ai plus qu'un instant... j'étouffe... je...

LOUISE, s'élançant vers lui.

Pierre... écoutez-moi...

PIERRE, se reculant d'elle.

Non... non... je veux mourir dans les bras de mon fils.

RENÉ, égaré par la douleur.

Oh! mon père est mort! qu'est-ce que je vais devenir, mon Dieu!.. Je n'ai plus de père... je n'ai plus de père! (Pierre meurt dans les bras de René. Claude est resté foudroyé à droite. Louise tombe à genoux. René pleure. Catherine et Grégoire sont accourus... Tableau!—Le rideau tombe.)

Acte deuxième. — Troisième tableau.

Le théâtre représente un salon ouvrant sur un jardin au fond; portes latérales, fauteuils, meubles, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

JACQUES, et JOSEPH, domestique de madame Frémont.

JACQUES, entrant par le fond, à Joseph.

Madame Frémont est-elle au château?

JOSEPH.

Oui, monsieur Bernard; mais en ce moment elle est enfermée avec M. Claude Laroque, son intendant, pour affaires très-graves, à ce que je présume, et je crois que vous serez obligé d'attendre un peu longtemps.

JACQUES.

J'attendrai, mon garçon, j'attendrai; tu conçois ben que je ne voudrais pas être venu pour rien. J'vas m'asseoir, et, en attendant, tu me donneras des nouvelles de la maison. (Il s'assied.)

JOSEPH.

Mademoiselle Denise, elle, se porte comme un charme. Toujours fraîche comme une rose et gaie comme un oiseau... Quant à madame sa mère, vous savez, toujours un peu souffrante... depuis la mort de son mari.

JACQUES.

Il y a de ça deux ans, à pareille époque, environ...

JOSEPH.

Entre nous, je crois qu'il y a encore un autre chagrin qui la mine.

JACQUES.

Un autre chagrin?

JOSEPH.

Eh! oui : mais vous devez savoir ça mieux que moi... son fils?

JACQUES.

Oui, son fils!

JOSEPH.

C'est étonnant tout d'même la disparition subite de M. René, n'est-ce pas, monsieur Bernard?

JACQUES.

Oui.

JOSEPH.

M. Frémont meurt, il y a deux ans, et le surlendemain du malheur, voilà le fils qui part, et depuis on ne l'a jamais revu... c'est de là que madame Frémont est venue habiter le château, et que vous avez pris la direction de la ferme avec votre neveu, M. Sylvain Bernard, un bien honnête jeune homme, à ce qu'on dit.

JACQUES, qui est devenu pensif.

Oui... oui...

JOSEPH.

Enfin, je ne pourrai jamais m'expliquer ça. Et ça me fait de la peine aussi... vous savez, moi, je suis heureux ici; je suis bien traité, et ça rend bon d'avoir de bons maîtres. Si bien que je m'intéresse à tout dans la maison; et quand je trouve quelqu'un avec qui causer, eh bien! ça me fait plaisir; c'est pourquoi ça me rend un peu bavard quelquefois.

JACQUES.

Il y a longtemps qu'on sait que tu es un brave garçon, Joseph, et ce n'est pas moi qui te reprocherai de parler de la sorte. J'y pense assez souvent, va! mais ça finira un jour ou l'autre... ça ne peut pas durer. — Il faudra bien que... Tiens, si ce que je viens demander aujourd'hui à madame Frémont réussit, eh bien... on ne sait pas .. Mais je vois la porte qui s'entr'ouvre... laisse-moi seul... et n'désespère pas de nous voir tous heureux un jour... va...

JOSEPH, en sortant.

Ah! c'est mon vœu le plus sincère, monsieur Bernard.

SCÈNE II.

JACQUES, CLAUDE, LOUISE.

(Jacques Bernard reste au fond pendant les premières paroles de Claude.)

CLAUDE, sortant de la chambre de droite avec Louise; à Louise.

Oui, Madame, ma résolution est arrêtée; je vous laisse, et j'espère à mon retour vous trouver plus conciliante. (Silence de Louise; apercevant Jacques.) Nous ne sommes plus seuls... (Saluant très-respectueusement Louise.) Madame... (A Jacques qu'il feint de voir seulement.) C'est vous, monsieur Bernard?

LOUISE, voyant Jacques.

Ah! c'est vous, mon ami?

JACQUES.

Oui, ma'me Frémont, c'est moi. Je suis venu comme ça d'abord, parce qu'il y a une grande semaine que je ne vous ai vue : moi et mon neveu Sylvain, nous étions inquiets de vot' santé, et puis j'avais à vous entretenir touchant une affaire, une grave affaire.

CLAUDE.

Que je ne vous trouble pas dans vos confidences, monsieur Bernard... (Saluant de nouveau madame Frémont.) Madame... je vous laisse presque en famille... A l'honneur de vous revoir, mon cher monsieur Bernard.

JACQUES.

A l'avantage, monsieur Laroque, à l'avantage. (Claude sort en jetant un regard à Louise.)

SCÈNE III.

LOUISE, JACQUES.

LOUISE, qui a été contrainte en présence de Claude, avec élan à Jacques.

Mon bon vieux Jacques, que je vous embrasse!

JACQUES.

Et moi donc! (Il l'embrasse.) Ah! ça fait toujours plaisir d'embrasser ces deux joues-là; mais ça ferait encore plus plaisir si elles n'étaient pas si pâles... Est-ce que vous avez été malade depuis que je ne vous ai vue, petiote?.. Ah! pardon de ma li-

berté; mais c'est que vous seriez ma fille... et il faut bien leur passer quéque fantaisie, à ces vieux-là.

LOUISE.

Oh! donnez-moi les noms que vous voudrez; quand les paroles sortent de votre cœur, père Jacques, elles sont toujours douces à entendre.

JACQUES.

Eh ben, oui, petiote, là! ça me fait du bien, moi, de vous appeler comme ça; qui est-ce qui y trouverait à redire?

LOUISE.

Brave Jacques! mais vous êtes tout en nage. Est-ce que vous êtes venu à pied?

JACQUES.

Oui.

LOUISE.

Ah! vous devez être bien las? Tenez, asseyons-nous là, nous causerons mieux; j'ai tant de choses à vous dire.

JACQUES, allant s'asseoir.

C'est égal, ça n' me fera pas de mal de me reposer un brin.

LOUISE.

Quelle folie de venir à pied, quand vous avez de si bons chevaux.

JACQUES.

J'aurais eu peur qu'ils n'aient pas été assez vite... Enfin, me v'là, me v'là... et vous allez m' dire pourquoi j' vous ai trouvée si pâle... oh! mais si pâle quand vous êtes entrée : maintenant les couleurs sont un peu revenues... mais tout à l'heure...

LOUISE.

Ah! c'est que tout à l'heure... j'étais...

JACQUES.

Vous étiez avec monsieur Claude : qu'est-ce qu'y a de triste là-dedans? c'est un brave homme, c' monsieur Claude... j'aurais bien quelques observations à lui faire sur sa manière de juger les vieux : l'ancienne politique, j'entends. J'ai jamais approuvé sa façon de penser à l'égard du gouvernement passé... il n'est pas assez bonapartiste pour moi, enfin!.. mais c'est égal, chacun ses opinions... ça n'empêche pas d'être un brave homme ça... et... après tout ç'a toujours été un homme dévoué pour vous, ce monsieur Claude Laroque...

LOUISE.

Oui...

JACQUES.

Encore un qui date de plus loin que moi, quoique plus jeune... un ancien secrétaire de Monsieur votre père le marquis de Nanteuil... car vous êtes une marquise, vous, la veuve du paysan... Enfin, pour en revenir au Claude, il ne vous a pas abandonnée... il a mon affection... c'est un brave. Allons bon! v'là que vous r'êtes pâle à c't' heure?... T'nez, parlons d'autre chose de plus gai.

LOUISE.

D'abord, apprenez-moi le motif de votre visite : ne m'aviez-vous pas dit que nous avions à causer.

JACQUES.

Oui... oui... mais tout à l'heure... ça ne presse pas... parlez-moi d'abord de vot' fille... ma petite filleule..! toujours ben portante? toujours heureuse?

LOUISE.

Toujours!

JACQUES.

Comme vous l'aimez!

LOUISE.

Si je l'aime! Elle!. le seul bien qui me reste, ma seule consolation : un ange qui semble doubler sa tendresse comme pour me faire oublier mon René... (Avec un soupir.) mon fils! ah! Jacques! voilà de ces douleurs que rien n'efface!.. Vous ne savez rien de nouveau, n'est-ce pas?.. Moi, j'ai fait en vain toutes les recherches imaginables pendant ces deux longues années... pas une nouvelle, pas un indice... rien!

JACQUES.

Le fait est que ce départ a été ben fantasque et ben brusque tout d' même. Il a fallu qu'il fût frappé là, au cœur, et solidement. Il aimait tant son père l' cher enfant!.. Je me rappellerai toujours la veille du jour fatal... il avait comme un pressentiment.. Il me disait comme ça en me regardant fixement... « Jacques, si je perdais mon père, j'aurais tout perdu dans le « monde!.. »

LOUISE, pleurant.

Et deux jours après...

JACQUES.

Il était parti, et, on n' l'a plus revu!.. Oh! il a fallu qu'il se soit passé chez lui quéqu' chose de ben extraordinaire.

LOUISE.

Mais ce que vous ne dites pas, Jacques, c'est qu'avant de nous fuir, pour toujours peut-être, il n'a même pas embrassé sa mère!... Quand on quitte la maison où l'on est né; quand on s'en va loin des gens que l'on n'aime plus, on leur dit adieu, au moins.

JACQUES.

Des gens que l'on n'aime plus?... qu'est-ce que vous dites donc là, madame Frémont? Supposer que vot' fils n' vous aime pas?.. Ah! René! un si brave cœur, si sensible!.. Eh! c'est justement cette sensibilité qui aura été cause de tout... il aura été frappé, j' vous l' répète... Son père avait été si bon pour lui de son vivant!.. c'était son chéri, vous savez. Et c't enfant, il se sera figuré, dans un moment d' désespoir, qu'il n'y avait plus rien au monde pour lui... son cœur s'est gonflé... vous concevez... mais ne pas vous aimer, lui! Je ne vous dirai pas que c'est un mensonge, ma'me Frémont... non...

mais je vous donne ma parole de Jacques Bernard que... c'est pas la vérité!..

LOUISE.

Votre bon cœur cherche en vain à me persuader, Jacques; mais je ne sens que trop l'affreuse réalité!.. Si depuis deux ans, je n'ai pas revu mon fils... c'est qu'il a oublié sa mère... ou bien... c'est qu'il est mort?

JACQUES.

Mort!.. Ah! pour ça non, par exemple! je suis ben sûr qu'il n'est pas mort!..

LOUISE.

Comment... vous dites?.. vous êtes sûr?..

JACQUES.

Moi!.. j'ai dit... je crois...

LOUISE.

Il existe... et vous me le cachiez?.. Ah! c'est mal, Jacques, c'est mal!

JACQUES, embarrassé.

C'est mal, c'est mal, c'est à savoir...

LOUISE.

Où est-il, Jacques?.. Je vous pardonne de m'avoir trompée... je vous pardonne de m'avoir fait pleurer si longtemps; mais dites-moi où il est... que j'aille l'embrasser!..

JACQUES.

Ah ben! tenez, maintenant que j'en ai lâché un mot, malgré moi, j' vas vous dire le reste... Il me l'a défendu, tant pis!.. Ma'me Frémont... vot' fils est à la ferme... il est revenu à la ferme depuis huit jours, après avoir beaucoup voyagé, à ce qu'il m'a dit... il était parti comme ça pour tâcher d'oublier des idées...

LOUISE.

Quelles idées?

JACQUES.

Ah! ça, c'est que j'ignore... des idées d' chagrin toujours en souvenir de son cher père... Enfin, il m'a avoué qu'il n'avait pas pu oublier, et qu'il avait préféré revenir au pays... mais il a ajouté .. ah! il faut tout vous dire, n'est-ce pas?... Il a ajouté qu'il ne mettrait que rarement... c'est-à-dire... jamais les pieds au château.

LOUISE.

J'irai le voir!

JACQUES.

Non... pas encore... faut pas brusquer, ma'me Frémont... si on le tourmentait trop, voyez-vous, c'est un garçon capable de se sauver au bout du monde... Faut voir et attendre.

LOUISE.

Attendre? Oh! non, non; il est à la ferme?... j'irai demain à la ferme!

JACQUES.

Je ne sais pas trop cependant, si vous devez...

LOUISE.

Si je dois, Jacques? je dois ramener mon enfant près de moi... je dois, à force de tendresse, lui faire oublier ce souvenir qui le tue.. c'est mon devoir. Est-ce que son père ne m'a pas consacré sa vie, lui? Est-ce que... Jacques... vous souvenez-vous de l'année 1793?.. vous souvenez-vous du jour où mon père, le marquis de Nanteuil, vint demander asile à Pierre Frémont, le fermier des Ambrières?...

JACQUES.

Il y a d' ces dates qui n' s'effacent pas d' la mémoire!...

LOUISE.

Mon père, vous le savez, ne put résister aux émotions de son existence orageuse, et il mourut en confiant le sort de son enfant, mon bonheur, au paysan qui lui avait donné l'hospitalité au péril de ses jours... et je devins la femme de Pierre Frémont... Vous savez avec quelle reconnaissance je consentis à changer mon nom contre celui de l'épouse du plus simple fermier... vous savez tout cela, vous, Jacques... Oh! il y a des jours où les douleurs du passé se réveillent plus saignantes que jamais... ce jour est venu, Jacques : tout se retrace à ma pensée.. aujourd'hui je suis plus malheureuse que je ne l'ai jamais été!

JACQUES.

Vous voyez que j'aurais bien fait d' vous cacher...

LOUISE.

Non, non, ce n'est pas cela... vous ne me comprenez peut-être pas; mais puisque vous êtes mon ami, mon père, eh bien! laissez-moi souffrir et pleurer avec vous... Si mes paroles avaient parfois quelque chose de sombre et de mystérieux, ne me demandez rien, ne m'interrogez pas, et dites-vous que dans tout ce qui s'est passé et dans tout ce qui se passe, je suis bien à plaindre... ah! si vous saviez!... si vous saviez!

JACQUES.

Pleurez, allez, pleurez... j' serai fort, moi... j' s' rai homme... quoique tout ce que vous me dites me bouleverse... moi, me rende tout... je ne sais quoi... mais voyons, m'a'me Frémont... remettez-vous... car, j'aperçois là-bas main'zelle Denise... elle va venir ici sans doute; et il ne faut pas qu'elle vous voie dans c't état-là, vous comprenez, ça l'affligerait...

LOUISE.

Oui, vous avez raison, il ne faut pas qu'elle sache!..

JACQUES.

Et puis... à c't âge-là... un rien émeut... et il faut si peu d' chose à ces jeunes fleurs pour leur ôter un peu d' leur parfum... Allons... ma bonne amie... j' vas à la rencontre de l'enfant... vous, pendant ce temps-là... essuyez vos grands yeux... allez, allez... je vas embrasser la petiote, qu' ça vous permettra de vous remettre.... (Il remonte.) La v'là là-bas, cette chère ange...

comme elle est jolie!... un rayon d' soleil (Montrant Louise.) après la pluie d'orage!...

SCÈNE IV.

LOUISE, seule.

Séchez-vous vite, larmes de mon cœur! séchez-vous vite!... calme-toi, malheureuse femme! réveille-toi, pauvre mère, et songe que désormais ta vie n'est plus à toi, mais à tes deux enfants, dont tu dois protéger l'avenir!

SCÈNE V.

LOUISE, DENISE, JACQUES.

DENISE, entrant avec Jacques, par le fond, un bouquet à la main.

Ah! que je suis contente de vous voir, parrain! comment êtes-vous resté si longtemps sans venir? Dis donc, maman, est-ce que tu ne l'as pas grondé bien fort ce vilain-là?.. qu'as-tu donc, bonne mère? tu as l'air d'être agitée... tu as les yeux rouges... on dirait que tu as pleuré. Ah! si je le savais!.. je vous défends d'avoir du chagrin, d'abord!

LOUISE, l'embrassant tendrement.

Chère enfant!

DENISE.

J'avais cueilli ce joli bouquet pour te l'offrir; mais comme vous n'avez pas été sage, j'ai bien envie de le garder.

LOUISE, souriant.

Donne... je ne le ferai plus.

DENISE.

Vous n'aurez plus de chagrin?

LOUISE.

Non, je te le promets; et, si j'en avais encore, par hasard, eh bien! un seul de tes sourires suffirait pour les calmer tous.

DENISE.

Bien vrai? (à Jacques.) C'est bien vrai, parrain, ce qu'elle dit là, maman?

JACQUES.

Ça ne me regarde pas, moi.

DENISE.

Ah! c'est comme ça... eh bien, je te crois, maman, et voilà ton bouquet, là.

JACQUES.

Ange du Créateur, va!.. c'est un joli bouquet, tout d' même que vous avez cueilli là, ma belle jardinière. (A part.) C'est le moment d' brusquer. (Haut.) Tenez, ma'me Frémont, regardez donc comme ce petit bouton d' rose ressemble à mam'zelle Denise!

DENISE.

Ah! flatteur!.. vous avez une grâce à me demander?

JACQUES.

Une grâce n'est pas l' mot ; mais, cependant....

DENISE, avec une emphase enfantine.

Parlez, parlez... on verra, on se consultera...

JACQUES.

Aussi bien, j' peux vous le dire, à présent que nous v'là réunis... c'est la grande affaire pourquoi j'étais venu voir aujourd'hui ma'me vot' mère.

LOUISE.

Parlez vite, mon bon Jacques ; pourquoi tout à l'heure ne m'en avez-vous rien dit?

JACQUES.

Ah ! vous savez, la conversation tourne, on se dit : j' vas causer d' ça ; et puis v'lan ! une pierre vient se mettre à la traverse de l'idée et ça dérange tout.

LOUISE.

Oui, et ces pierres-là blessent parfois douloureusement.

JACQUES.

Eh ben ! si elles blessent, on guérit la blessure, v'là tout... Il y a des moyens...

DENISE.

Ah ! je ne comprends rien à tout ce que vous dites-là, moi... voyons, parrain, vous avez une demande à faire, faites-la, et on verra si l'on peut y satisfaire.

JACQUES.

Ma'me Frémont, j'vas aller droit au but.

LOUISE.

Vous savez bien que vous êtes de la famille...

JACQUES.

De la famille!... ah bien ! oui, c'est ça, tenez c'est juste le mot... v'là l'ouverture de la chose : la famille, ça me met à mon aise. J'avais pensé que... souvent en regardant ma petite filleule, j' m'étais dit que... il se pourrait que... et... dites donc ma'me Frémont, vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de monsieur mon neveu, Sylvain, vot' fermier à c't' heure, car c'est lui qui s'occupe de tout là-bas... ah ! c'est un rude gars, et précieux, allez, que Sylvain Bernard...

LOUISE, à Denise qui paraît émue.

Qu'as-tu, Denise?

DENISE.

Moi... rien, maman... je me suis piquée à ton bouquet.

JACQUES.

Oui?.. ah ben ! puisque mam'zelle s'est piquée, j' vas continuer : j' disais donc qu'il se portait toujours bien, mon neveu ; qu'il allait avoir ses vingt-six ans, et qu'il était aussi brave que bon, quoi?

LOUISE.

Je vous ai toujours reproché de ne pas me l'avoir amené plus souvent : j'aime tous ceux que vous aimez.

JACQUES.

Eh ben! c'est comme Sylvain... il aime aussi beaucoup ceux et celles que vous aimez; il les aime tant qu'il n'en mange plus, qu'il n'en boit plus, qu'il n'en dort plus... si bien que je lui ai dit: mon garçon, faut pas te consumer comme ça : t'as des idées au cœur, eh ben! faut voir... tu vises peut-être un peu haut, car enfin c'est une noble demoiselle que celle pour qui t' as de l'admiration; mais tu l'aimes, toi, autant que si t' étais roi, et on n' sait pas... quéquefois, on pourrait voir. Enfin, ma'me Frémont, voilà!... si mon neveu Sylvain, que vous savez, ne devient pas le mari de vot' fille, j' crois que l' seul moyen de lui conserver la vie, c'est que vot' fille alors devienne sa femme. V'là ma commission faite. Qu'est-ce qui faudra répondre?

LOUISE, légèrement émue et contrariée.

Vraiment, vous me voyez encore toute saisie : c'est une de ces questions auxquelles on ne peut répondre sans réfléchir, sans se consulter. Denise elle-même ne sait pas.

DENISE.

Oh! moi, maman, je ferai ce que tu voudras.

LOUISE.

Oui, ma fille, oui, je sais que tu m'aimes assez pour accepter l'époux que je te choisirais... mais, il faut voir... monsieur Bernard demande ta main un peu brusquement, et, bien qu'il s'agisse de monsieur Sylvain que j'estime beaucoup...

DENISE.

Que tu aimes, maman... tu l'as dit tout à l'heure.

LOUISE.

Oui, sans doute; encore faut-il le temps de la réflexion. Aussi, nous verrons, nous en reparlerons, Jacques... et je ne dis pas non.

JACQUES.

Mon Dieu! moi je suis venu comme ça... j'ai peut-être eu tort... je me suis peut-être jeté au travers de vos idées, à vous... mais j'avais pensé qu'il se pourrait peut-être qu'un jour... parce que, comme vous êtes vot' absolue maîtresse, pas vrai? vous pourriez, si vous vouliez...

LOUISE, vivement.

Sans doute!... oh! sans doute... si je voulais...

JACQUES.

Et il est convenu que Mademoiselle ne vous contrarierait pas...

DENISE.

Oh! si ce n'était que moi : mais maman ne vous dit pas que monsieur Laroque...

LOUISE.

Monsieur Laroque?.. vous ne pensez pas à ce que vous dites, Denise? que voulez-vous qu'ait à faire monsieur Laroque dans tout ceci; est-ce qu'il se mêle de ces choses-là? Je ne sais vrai-

ment pas à quoi vous avez la tête en parlant ainsi? Oh! excusez-la, monsieur Bernard, c'est une enfant gâtée qui se permet de dire parfois des choses qui...

DENISE.

Et pourquoi donc alors le consultes-tu presque toujours dans ce que tu as à faire?

LOUISE.

Moi, je le consulte?... moi, je demande ses avis? mais, que dites-vous donc, Denise?

JACQUES.

Et puis, quand même monsieur Claude donnerait quéquefois son idée, il n'y aurait rien que de naturel... n'est-ce pas une vieille connaissance?

LOUISE.

Sans doute... mais encore une fois, Denise se trompe, et Denise me fait de la peine en soutenant... Ce serait à faire penser vraiment que... je n'ai pas une opinion à moi, que j'ai besoin d'un conseiller pour agir! Monsieur Claude était autrefois l'ami intime de mon père, et plus tard je suis restée liée avec lui à cause d'anciennes affaires d'intérêt... cela s'explique... cela n'est pas un mystère!... mais venir dire que... vraiment c'est inconcevable... et c'est votre enfant... qui vient vous chagriner... ah! je suis vraiment bien maltraitée! (Elle va s'asseoir fâchée à droite.)

JACQUES, à Denise après un silence.

Vous avez mécontenté vot' mère... allez lui demander pardon... j' vas profiter d' ça pour m'en aller un instant. C'est moi qui suis en partie cause de ce qui arrive... quand vous serez raccommodées, vous me ferez signe de loin... je reviendrai lui dire adieu!.. j' vas faire un tour dans le jardin... Allons, allons, dépêchez-vous d' faire la paix, j' vas vous attendre.

DENISE, à mi-voix.

Non, restez, je vous en prie, parlez à maman.

JACQUES.

Ah ben!... oui... j'oserais pas... elle est trop fâchée... allez, allez! (Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

LOUISE, DENISE.

DENISE, allant doucement à sa mère et d'une voix suppliante.

Mère?...

LOUISE.

Que me voulez-vous?

DENISE.

Oh! ne me dis pas vous, je t'en prie!

LOUISE.

Que me veux-tu? (Denise l'embrasse silencieusement.) Laissez-moi, vous êtes méchante.

DENISE.

Oh ! ne dis pas cela, mère !... j'aimerais mieux mourir que de te faire du mal...

LOUISE.

Si tu savais pourtant le chagrin que tu m'as fait tout à l'heure?

DENISE.

Mais, maman... qu'est-ce donc que j'ai dit de si vilain... j'ai dit que...

LOUISE.

Encore ?... taisez-vous.

DENISE.

Je n'en reparlerai plus, mère; mais il faut me pardonner !

LOUISE, la faisant asseoir à côté d'elle.

Assieds-toi là !... (Elle l'embrasse.) Dis-donc, Denise, comprends-tu la folle proposition du père Bernard? Tiens... où est-il donc? je ne le vois plus...

DENISE.

Il va revenir... tu lui as fait peur, et il est allé au jardin, pour se remettre...

LOUISE.

Pauvre homme!... brave cœur ! mais il a parfois des idées...

DENISE, timidement.

Auxquelles tu n'avais jamais pensé, n'est-ce pas ?

LOUISE.

Jamais.

DENISE, avec un soupir.

Ah!

LOUISE.

Comme tu as dit ce ah ! Denise?

DENISE.

Moi, mère?

LOUISE, comme éclairée.

Ah! mon Dieu! Denise, ma fille... veux-tu me répondre bien franchement?

DENISE.

Toujours, mère !

LOUISE.

Aimes-tu M. Sylvain Bernard ?

DENISE, franchement.

Oui, mère.

LOUISE.

Et si j'avais pensé pour toi à un autre mariage?... à un mariage plus brillant, plus digne de ta position, de ta fortune?

DENISE.

Je t'obéirais, mère.

LOUISE.

Oui, mais tu serais malheureuse... tu me maudirais un jour...

DENISE.

Oh ! je t'aime trop pour te maudire; mais j'en mourrais!

LOUISE, avec une sorte de fièvre.

Mourir! toi ?... ah! voilà l'affreux résultat, voilà le malheur... toute une famille... voilà ce qui nous menace... eh bien! non... tu ne mourras pas!... tu n'es la cause de rien, toi, pourquoi subirais-tu un châtiment!... c'est aux méchants d'être punis... mais à toi, chère petite, à toi, le bonheur de la vie!... à toi, le mari que tu choisiras... Oh! maintenant, je te remercie de m'avoir éclairée... et c'est moi qui te demande pardon... Ah! tiens! je ne sais plus ce que je dis... ma fille!... ma fille !...

DENISE.

Calme-toi, mère, reviens à toi. Que peux-tu donc te reprocher toi, la bonté même; toi, la plus sainte des mères?

LOUISE, avec une sorte d'exaltation.

Écoute bien; devant Dieu qui nous entend : « Ma fille, tu seras la femme de l'époux que ton cœur aimera! » je te le jure!

DENISE, étonnée.

Mais qu'as-tu donc, mère, qu'as-tu donc?

UN DOMESTIQUE, annonçant.

M. Claude Laroque.

LOUISE, étouffe un cri.

Ah !

DENISE.

Mais réponds-moi donc, mère, réponds-moi, qu'as-tu?

LOUISE, avec une émotion croissante.

Rien... ma fille... rien!... va... on m'annonce M. Claude, j'ai à lui parler... retire-toi... un instant... je veux être seule avec lui... va... va...

DENISE.

Tu ne m'en veux plus, mère?

LOUISE.

Non, non... mais va-t'en...

DENISE.

Je vais revenir, n'est-ce pas?

LOUISE.

Oui... (La poussant.) Mais va donc... va donc!

DENISE, au moment de sortir.

Tu m'aimes?

LOUISE, avec une tendresse exaltée.

Amour de ma vie! (Denise sort; Claude Laroque entre.)

SCÈNE VII.

CLAUDE, LOUISE, puis JACQUES.

CLAUDE, froidement.

Madame, demain à midi, M. le marquis de Rancey sera au château pour la signature du contrat.

LOUISE.

Non, Monsieur, non; ma fille ne sera jamais la femme du marquis de Rancey. (Jacques reparaît.)

CLAUDE.

J'ai prié d'abord, Madame...

LOUISE, avec effroi.

Et maintenant?...

CLAUDE, lui prenant le bras.

Maintenant, j'ordonne!...

LOUISE, tombant accablée sur un fauteuil.

Ah! Seigneur!...

JACQUES, qui a entendu, étonné.

« J'ordonne!... » Qu'est-ce qui se passe donc ici? (Denise reparaît au fond; Jacques va à elle et lui fait signe de se taire.)

QUATRIÈME TABLEAU.

Un intérieur de ferme; à droite, une grande cheminée au-dessus de laquelle est un portrait, celui de Pierre Frémont.

SCÈNE PREMIÈRE.

SYLVAIN, seul.

Mon oncle ne revient pas... Que lui aura-t-on répondu!.. Pourvu qu'il n'ait pas fait la demande trop brusquement; moi, je n'aurais jamais osé... la petite-fille d'un marquis!.. Ah! si Denise m'aimait... comme je serais heureux de lui consacrer ma vie. (Catherine entre du dehors, Grégoire de gauche.)

SCÈNE II.

SYLVAIN, CATHERINE, GRÉGOIRE.

SYLVAIN.

Ah! Grégoire, tu n'as pas aperçu mon oncle sur la route?

SYLVAIN.

Non, monsieur Sylvain.

CATHERINE.

Mais il ne va pas tarder, je pense... il est huit heures bientôt...

SYLVAIN.

Et les amis vont venir... A propos... as-tu bien soigné le souper? N'oublie pas que c'est aujourd'hui la Saint-Pierre.

CATHERINE.

Soyez tranquille... je sais que ce jour-là il ne faut pas craindre de mettre les petits plats dans les grands.

SYLVAIN.

Mais mon oncle qui n'arrive pas!.. pourvu qu'il soit de retour quand tout le monde va venir.

GRÉGOIRE.

Ah dame! c'est encore loin le château des Ambrières... et à son âge...

SCÈNE III.

LES MÊMES, JACQUES.

JACQUES, entrant, sur ce que dit Grégoire.

A mon âge, on va plus vite que toi, clampin.

GRÉGOIRE.

Tiens!.. c'est vous, monsieur Jacques?

SYLVAIN.

Comme vous avez tardé, mon oncle?.. je vous attendais avec impatience.

CATHERINE, à Grégoire.

Approche donc le fauteuil de M. Jacques, toi...

GRÉGOIRE.

Eh ben! c'est ce que j'allais faire. (A part.) C'est drôle, tout le monde m'a l'air d'avoir de singulières figures ce soir... je ne sais pas si c'est une idée, mais il y a du brouillard ici...

SYLVAIN.

Qu'avez-vous donc, mon oncle? vous paraissez tout contrarié?

JACQUES.

Oh! c'est la fatigue, tu conçois. Catherine, donne-moi donc un verre de vin tout de suite... j'ai l'estomac dans les talons. (Apercevant la table mise.) Ah! ah! la table est préparée! C'est juste : vous attendez les autres.

CATHERINE.

Je ne l'ai jamais vu comme ça.

JACQUES. Il boit. A Sylvain confidentiellement.

Sylvain, je veux te parler... à toi, tout seul.

SYLVAIN.

Catherine, Grégoire, regardez donc un peu dehors si vous ne voyez venir personne... je suis tout étonné de ce retard-là.

GRÉGOIRE, en sortant, à Catherine.

Vois-tu, ils ont quelque chose à se communiquer... Qu'est-ce que je te disais? ah! j'ai le nez plus fin que toi.

CATHERINE, le poussant dehors.

Mais va donc, imbécile!..

GRÉGOIRE.

C'est possible... mais ça n'empêche pas que c' matin... là, tout près de la porte... j'ai vu une grosse araignée...

CATHERINE.

Eh bien?

GRÉGOIRE.

Eh bien!.. araignée du matin... (Catherine le pousse dehors.)

SCÈNE IV.

SYLVAIN, JACQUES.

SYLVAIN.

Eh bien! nous voilà seuls, mon oncle; dites-moi vite ce que vous savez de nouveau... parlez.

JACQUES.

Ah! mon pauvre garçon! mon pauvre garçon!

SYLVAIN.

Ah! je vous comprends; vous avez été repoussé, n'est-ce pas? On a ri de votre proposition?

JACQUES.

Tiens, mon pauvre Sylvain, je ne sais plus dans quel temps nous vivons: j'ai soixante-dix ans passés, n'est-ce pas? eh bien! pendant ces soixante-dix ans-là, je n'ai rien vu, rien su... j'étais un ignorant... une bête brute!.. je ne sais plus où j'ai la tête... j'ai le double de mon âge depuis tantôt. Je croyais être un homme, je n'étais qu'une vieille bête... un vieil arriéré d'avant le déluge... en v'là-t-il!.. en v'là-t-il!

SYLVAIN.

Mais que vous est-il donc arrivé, mon oncle?

JACQUES.

Est-ce que je pourrais jamais te l'expliquer!.. Après ça, j' n'ai rien d' ben arrêté dans mon idée; mais si ça est... si ça est...

SYLVAIN.

Quoi?.. quoi?.. mon oncle...

JACQUES.

Quoi?.. Il est gentil, va, ton mariage!.. il á une belle figure, j' m'en moque; j'ai eu tort de parler aussi comme ça tout de suite... j'ai pas assez sondé... j' les ai prises en sursaut, ça les a étourdies...

SYLVAIN.

Ah! je savais bien que madame veuve Frémont se souviendrait du nom qu'elle portait avant son mariage!..

JACQUES.

Ah! je n' sais pas... c'est possible!.. et cependant...

SYLVAIN.

Imbécile que j'étais de penser... que...

JACQUES.

Ah! et puis ce qui est terrible... c'est de s'habituer comme ça à une idée... de la mijoter... et de voir tout dégringoler?...

SYLVAIN.

Que voulez-vous, mon oncle, ça prouve qu'on a tort de se bâtir des châteaux dans les nuages.. ça prouve qu'il n' faut pas tant lever la tête... et qu'il vaut mieux rester courbé sur sa charrue... faire son état de fermier... s' dire qu'on n'est rien au monde... et s' taire, v'là tout ce que ça prouve...

JACQUES.

Qu'est-ce que tu veux que j' te dise, moi?.. je suis ahuri!... je m'attendais si peu à cela... un projet qui avait été adopté du vivant de son père... Nous avons bien perdu, va, Sylvain, à la mort de not' pauvre ami Frémont!

SYLVAIN.

Oui, il aurait bien voulu, lui.

JACQUES.

Certainement; il aurait fait ton bonheur... mais qu'est-ce que tu veux? il n'y est plus, le cher homme, et il y a d'autres volontés à la place de la sienne.

SYLVAIN, désespéré.

Il y a si longtemps que je nourrissais cette pensée.

JACQUES.

Allons donc! est-ce que tu n'es pas un homme, Sylvain?... Est-ce que tu n'en as pas vu de plus dures que ça à la guerre, toi, un ancien soldat? Est-ce que je ne serai pas là, moi, d'ailleurs? Quant à ce qui est de retourner là-bas... tu conçois ben...

SYLVAIN.

Oh! jamais!.. mon oncle!.. jamais nous ne reverrons le château des Ambrières. Il y aura des comptes à rendre quéquefois... mais madame Frémont enverra quelqu'un; n'a-t-elle pas son intendant... M. Laroque?.. eh bien! . il viendra... (Au nom de Laroque, Jacques fait un mouvement.) Qu'avez-vous, mon oncle? est-ce que vous souffrez?

JACQUES.

Moi?.. rien... rien... c'est une douleur... tu sais, mon rhumatisme qui me tourmente.

SYLVAIN, revenant à son idée première.

Ainsi, on a refusé... avec dédain?

JACQUES.

Je te dis que je n'y comprends rien... elle n'a pas précisément dit qu'elle refusait... mais...

SYLVAIN.

Alors tout n'est peut-être pas trop désespéré?..

JACQUES.

Si... tout est perdu, Sylvain, parce que... Ah! il y a bien autre chose... que tu ne sais pas... que je ne sais pas moi-même... mais qui fait que... Pardi! qu'on ne dise pas oui tout de suite... je conçois ça... qu'on demande à réfléchir, bon... mais, c'est l'autre qui... Ah! c'est pas possible ce que je crois... ce serait à douter de tout dans ce monde.

SYLVAIN.

Que croyez-vous donc, mon oncle?..

JACQUES.

Rien... rien... c'est une idée que j'ai... une idée de vieux radoteur... Qu'est-ce que tu veux?.. à mon âge... je deviens

peut-être fou?.. Voyons, Sylvain, il faut tâcher de ne plus dire un mot de tout cela... faut s'engourdir... ce soir surtout... ça tombe mal!.. ce soir qu'on va venir ici. Tout le monde sera joyeux... faut faire en sorte qu'on ne s'aperçoive pas... hein?.. Est-ce que t'es pas de mon avis, Sylvain?.. et puis, est-ce que je ne te reste pas, moi? j'vaux ben quéque chose, qué diable!.. A propos, dis donc?.. il est tard déjà... René n'est pas encore rentré?..

SYLVAIN.

Non, mon oncle. Ah! vous savez qu'il n'a pas d'heure...

SCÈNE V.

LES MÊMES, GRÉGOIRE, puis LES INVITÉS.

GRÉGOIRE.

Monsieur Bernard, je vous annonce tout le monde. (A part.) Oh! ces visages!.. Il y a quéque chose!.. il y a quéque chose!..

JACQUES, à Sylvain.

Sylvain, du calme... qui sait, va... la Providence est si grande, que... on ne sait pas... V'là les autres.

GRÉGOIRE.

Monsieur Bernard, v'là tout le monde. (Ici tout le monde entre.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROMAIN, MATHIEU, ROBERT, autres PAYSANS ET PAYSANNES.

JACQUES.

Bonsoir, mes amis, bonsoir... Il me semble que vous êtes bien en retard?.. Voyons, ne perdons pas de temps... mettez-vous tous à table...

ROBERT.

Bonsoir, Sylvain... bonsoir, père Jacques... Vous êtes donc des nôtres, ce soir?

JACQUES.

Des vôtres?.. eh bien! ça serait du gentil que Jacques Bernard ne soit pas au souper d'un anniversaire de la fête de son vieil ami Frémont.

SYLVAIN, à un ami.

Ah! tu es venu, Romain?.. ta vieille mère va donc mieux?...

ROMAIN.

Oui, heureusement!.. la v'là sur ses jambes, la pauvre femme, la v'là en convalescence.

JACQUES.

Nous boirons à sa santé pour qu'elle se rétablisse tout à fait. Ah çà! mais, nous ne sommes pas au complet: où est Mathieu? toujours en retard.

ROBERT.

C'est sa femme qui y aura cherché dispute avant de partir.

GRÉGOIRE.

Ell' n' peuvent pas vivre sans ça les femmes.

CATHERINE.

Avec ça que les hommes sont si commodes, surtout quand y sont jaloux comme M. Mathieu... Ah! quand j'en aurai un. (On entend au dehors la voix de Mathieu et de Madeline qui se disputent.)

MATHIEU, au dehors.

Je l'avais ben dit que nous arriverions en retard. T'as jamais assez de rubans sur la tête.

MADELINE.

Tiens, faudrait-il pas que je vienne fagotée comme à la maison pour te faire plaisir!

JACQUES.

Ah! vous voilà enfin, c'est pas malheureux.

MATHIEU.

C'est elle qu'en est cause... Comme si on avait besoin de se pomponner à ce point-là pour venir souper chez des vieux amis.

MADELINE.

Si y en a des vieux, y en a des jeunes.

ROMAIN.

V'là une place! qu'est-ce qui la prend?

MADELINE, allant s'asseoir.

Moi, monsieur Romain.

MATHIEU, l'arrêtant.

Songes-y, ma'me Mathieu, je ne vous quitte pas des yeux.

JACQUES.

Allons, allons, il ne faut pas laisser refroidir la soupe...

CATHERINE, servant la soupe.

Et une bonne, encore!

JACQUES.

Mathieu... Robert... v'là vos places; asseyez-vous. (A Sylvain qui est resté pensif.) Eh ben! Sylvain?... c'est pas ce qui a été convenu entre nous.

SYLVAIN.

Ah! qu'est-ce que vous voulez, mon oncle! je n'y vois plus.

JACQUES.

Eh ben! bois un coup, ça t'éclaircira les yeux. Dites donc, les amis... avant d'attaquer le souper, un verre de vin d'abord, pour faciliter la réception... (On verse à boire.) A nos santés!

TOUS.

A la vôtre!

ROMAIN.

Eh bien Sylvain, tu ne bois pas?

SYLVAIN.

Moi?.. mais si... mais si!..

JACQUES.

Et maintenant, mes enfants, bon appétit!.. je ne m'occupe plus de vous d'abord...

MATHIEU.

Tu ne dis rien, Robert?

ROBERT.

Oh! moi, tu sais que je ne suis pas fort sur la parole... j'agis. (Il se sert.)

ROMAIN.

Mais il manque quelqu'un ici, M. Bernard! nous ne sommes pas au complet.

MATHIEU.

Oui, monsieur René...

BERNARD.

Oh! il va venir!.. vous savez que ça l'ennuie quand on s'occupe de lui... il n'aime pas qu'on l'attende...

GRÉGOIRE.

Oh! il faut qu'il vienne; parce que sans lui, nous serions treize, et ça porte malheur!

ROBERT.

C'est vrai que nous serions treize.

JACQUES.

Vous vous trompez, mes amis : nous sommes quatorze... regardez ce portrait! (Montrant le portrait de Pierre Frémont au-dessus de la cheminée.) C'est celui de not' ancien ami à tous, du vieux fermier des Ambrières : c'est l'image de Pierre Frémont! (René est entré sur les dernières paroles de Jacques et s'est avancé vers la cheminée.)

RENÉ, ôtant son chapeau devant le portrait, avec tristesse.

Pierre Frémont!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RENÉ.

TOUS, l'apercevant.

Monsieur René!... (On se lève et on le salue.)

JACQUES.

Ah! le fieu!.. (Il va à lui.) Bonsoir, René, bonsoir, René, mon garçon... te voilà donc?... nous t'attendions. Viens t'asseoir, viens... v'là ta place, que nous t'avons gardée...

RENÉ.

Ma place?... (Il montre un siége qui est devant la cheminée en face du portrait.) C'est là!...

GRÉGOIRE.

En v'là une réponse! (Chuchotements parmi les paysans.)

JACQUES.

Vous savez bien! toujours des souvenirs.

MATHIEU.

Eh ben! tu ne manges pas, Madeline?

ROMAIN.

Soyez tranquille; je soigne ma'me Mathieu!

MADELINE.

Monsieur Romain me soigne.

GRÉGOIRE, à Mathieu.

Monsieur Romain la soigne!

MATHIEU.

Ah! tu vas te faire soigner toi...

CATHERINE.

Vieux jaloux va...

MATHIEU.

Vous ne dites rien, Robert?..

ROBERT.

Comment! je ne dis rien?.. je mange... (On entend sonner à la grande porte d'entrée.)

SYLVAIN.

Est-ce que vous n'avez pas entendu?

JACQUES.

Oui, on a sonné... (On resonne.) Et v'là qu'on redouble...

SYLVAIN.

Va donc voir, Grégoire...

JACQUES.

C'est quéque retardataire qui se sera pris d'un remords, et qui vient... va ouvrir!

GRÉGOIRE.

Je vas voir. (Il sort.)

ROBERT.

C'est étonnant! il m'a semblé entendre, avant la sonnette, comme le bruit d'une voiture.

SYLVAIN.

Qui donc voulez-vous qui vienne en voiture ici à cette heure?

ROBERT.

Est-ce qu'on sait? il y a toujours des gens qui aiment à vous troubler quand on mange.

GRÉGOIRE.

C'est un marquis!

TOUS.

Un marquis!...

GRÉGOIRE.

Mon Dieu! oui, c'est ben simple. C'est un Monsieur qui passait par la route en chaise de poste et dont la voiture s'est démanchée, un petit peu seulement... et le Monsieur demande si vous voulez lui permettre d'entrer un instant à la ferme pour aviser au moyen d' faire réparer son véhicule...

JACQUES.

Pourquoi pas? faut jamais refuser l'hospitalité, surtout un jour de fête... dis qu'on entre!.. (Grégoire sort.) Nous le recevrons du mieux que nous pourrons.

MADELINE.

Et puis nous verrons c' que c'est que la figure d'un marquis.

CATHERINE.

Oh! il n'a pas le nez fait autrement que les autres, allez (Ici Grégoire rentre avec le marquis et un domestique à qui l'on donne à boire.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

GRÉGOIRE, entrant.

Donnez-vous la peine d'entrer, Monsieur... Tenez, v'là monsieur Sylvain et monsieur Bernard, qui sont les maîtres.

LE MARQUIS, salue le monde, à Sylvain.

Monsieur, je vous sais mille fois gré de votre obligeance. Un des brancards de ma chaise s'est brisé, et sans l'heureux hasard qui m'a jeté chez vous, je ne sais vraiment ce que je serais devenu.

SYLVAIN.

Monsieur! ma maison est à votre disposition; mais vous devez avoir besoin de quelqu'un pour réparer l'accident qui vous est arrivé... et j'ai justement ici un ami... qui va se faire un plaisir de... dis-donc, Robert, t'as entendu?.. un coup de main, voyons là, ce sera l'affaire de quelques minutes.

ROBERT.

Comment donc, mais c'est avec avantage que j'aurai l'honneur... (Il s'en va demi-fâché.)

GRÉGOIRE.

Comme c'est heureux tout d' même d'avoir un charron dans sa société. (A Robert qui sort.) A-t-il de la chance ce Robert!

ROBERT, sortant.

Fais donc le nargueur, Gringalet! (Le domestique du marquis suit Robert.)

LE MARQUIS.

Je suis arrivé comme un importun. Vous étiez en réunion... une soirée d'amis?..

JACQUES.

Ah! mon Dieu! Monsieur, voilà : c'est aujourd'hui la Saint-Pierre, la fête d'un vieil ami, qui n'est plus, et nous nous réunissons tous les ans pour boire à sa mémoire... si vous voulez faire comme nous?...

LE MARQUIS.

Mais, volontiers. (Tous prennent leurs verres.)

JACQUES.

A Pierre Frémont!

LE MARQUIS, fait un mouvement.

Pierre Frémont?

JACQUES.

Est-ce que vous auriez entendu parler de lui?..

LE MARQUIS.

Oui, ce nom ne m'est pas complétement inconnu...

JACQUES.

C'était l'ancien maître de cette ferme... il n'était pourtant pas méchant, allez... il n'avait fait que du bien... cependant, il est mort... assassiné!

LE MARQUIS.

Assassiné!..

JACQUES.

Oui Monsieur. Vous êtes comme nous... vous ne croyez pas à ces choses-là... eh ben! c'est pourtant vrai. On l'a attendu à un quart de lieue d'ici, à la tombée de la nuit, près du torrent de l'Isère.

LE MARQUIS.

Et l'on n'a jamais découvert!..

JACQUES.

Jamais... Ah! si je connaissais le brigand... Monsieur, regardez-moi ben en face... j'ai soixante-dix ans... ben sonnés... eh ben, je vous engage ma parole que si je tenais celui qui a tué Pierre Frémont, il passerait un vilain quart d'heure. (Le marquis a reculé devant le regard de Jacques qui continue.) Ah! je m'emporte... excusez... mais c'est que Pierre Frémont était mon ami... et dans le monde, des amis pour de vrai, il n'y en a pas à remuer à la pelle. (Ici Robert paraît.)

ROBERT.

La voiture de monsieur le marquis est en bon état... ça n'était rien du tout, une cheville à remettre, et monsieur le marquis pourra se remettre en route quand il voudra.

SYLVAIN.

A moins, cependant, que Monsieur ne puisse passer la nuit avec nous.

LE MARQUIS.

Ce serait, croyez-le bien, avec un grand plaisir; mais ce retard m'a déjà vivement contrarié... il faut que je sois le plus tôt possible à ma destination.

JACQUES, lui versant.

Vous vous donnerez bien le temps de boire encore un coup?..

LE MARQUIS.

Bien volontiers, et j'espère, de plus, revenir avant peu payer ma bienvenue... Puis-je demander le nom de celui qui m'a donné une si franche hospitalité?

JACQUES.

Vous êtes chez Sylvain Bernard.

LE MARQUIS.

Monsieur, permettez au marquis de Rancey de vous serrer la main?

JACQUES, à part.

Le marquis de Rancey! est-ce que je rêve! (Sylvain serre la main au marquis qui remonte par le fond.)

LE MARQUIS, à son domestique qui l'attend à la porte.

Et maintenant, Jean, au château des Ambrières. (Il sort vivement, René lève la tête.)

JACQUES, arrêtant le domestique au moment où il va s'éloigner.

Pardon, mon ami, vous allez au château des Ambrières?

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur...

JACQUES.

Et, peut-on savoir?...

LE DOMESTIQUE.

Mon maître signe demain son contrat de mariage avec mademoiselle Denise Frémont. (Il sort. Sylvain bondit au nom de Denise Frémont.)

JACQUES, à Sylvain.

Allons!... sois homme... attends qu'ils soient partis...

CATHERINE.

Tout est préparé dans la grange... on y voit clair comme à midi... et le ménétrier est là, si on veut danser...

TOUS.

Oui... oui... oui...

JACQUES.

Eh bien! c'est ça, nous allons vous rejoindre, Sylvain et moi. Allez... allez... et sautez... dansez... tant que vous pourrez. (A part.) Ah! c'est ma pauvre cervelle qui danse à c't' heure!

TOUS, sortant.

A la danse! à la danse!

GRÉGOIRE.

Catherine, je vous invite pour la première.

CATHERINE.

Toi? t'es trop petit. (Ils sortent tous.)

SCÈNE IX.

SYLVAIN, JACQUES, RENÉ.

JACQUES, retenant Sylvain qui a pris son chapeau.

Où vas-tu, Sylvain?

SYLVAIN, éclatant.

Mon oncle, il faut que je sorte!

JACQUES.

Comment que tu sortes? qué que tu vas faire à c't' heure-ci, après minuit?

SYLVAIN.

Ce que je vais faire? ah! peut-être un malheur, mon oncle!

JACQUES.

Sylvain, tu ne sortiras pas.

SYLVAIN.

Vous croyez tout bonnement que je n'empêcherai pas ce mariage?... ah! quand je devrais!... (Il serre les poings avec rage.)

JACQUES.

Sylvain!... c'est pas digne ce que tu fais-là!...

SYLVAIN.

Ah! ça m'est bien égal, la dignité.. à c't' heure!... ça rapporte beaucoup la résignation... le dé-vouement... Tenez, mon oncle, je n'écoute rien... je vas courir au château... oh! j'y se-

rai ben en même temps que la voiture.., je ne sais pas ce que je ferai... mais... j'aurai au moins la satisfaction de leur reprocher leur ingratitude...

JACQUES.

Tu n'y songes pas, Sylvain? voyons, regarde un peu dans quelle position tu me mets.. c'est moi qui a parlé... c'est sur moi que tout retombera... et puis dame quoi?... Il y a peut-être quéque chose là-dessous que nous ne comprenons pas.

SYLVAIN.

Il y a... pardi... il y a que je ne suis... que ce que je suis... et...

JACQUES.

Tu souffres, Sylvain!... je conçois ça; quand on s'était... fait à une idée de bonheur...

SYLVAIN.

Ah! Denise!... je n'aurais jamais pensé...

JACQUES.

Eh! c'est pas elle qu'il faut accuser, c'te chère enfant!

SYLVAIN.

Non, c'est sa mère... sa mère qui s'est souvenue de son ancien nom.

JACQUES.

Sa mère? oh! non, ce n'est pas sa mère non plus.

SYLVAIN.

Mais qui donc, alors!

JACQUES.

Qui?... (S'arrêtant tout à coup.) Ah! est-ce que je sais, moi...

SYLVAIN.

Mon oncle... il y a un mystère que vous me cachez... au nom du ciel! dites-moi tout!... dites-moi tout!...

JACQUES.

J' n'ai pas de mystère, moi... mais tout ce que je sais, c'est que cette pauvre madame Frémont n'est pas aussi fautive dans c't' affaire-là... qu'on pourrait le croire...

SYLVAIN.

Mais qui donc voulez-vous qui soit cause de cet affreux mariage? vous voyez que je meurs d'inquiétude et de tourment... et vous ne voulez pas me dire le nom de celui qui me vole mon bonheur?

JACQUES, s'oubliant.

Mais, c'est vrai, au fait! qu'il lui vole son bonheur à c't enfant, ce M. Claude Laroque! (Étonnement de Sylvain.)

RENÉ, qui s'est levé à ce nom, avec un cri de rage.

Claude Laroque!...

SYLVAIN, à Jacques.

Mon oncle, avez-vous remarqué quel effet a produit sur René le nom de cet homme?

RENÉ, allant à Sylvain.

vain, tu aimes Denise?

SYLVAIN.

De toute mon âme !

RENÉ.

Et... tu en es aimé?

JACQUES.

Oh ! pour ça, j'en réponds !

RENÉ.

C'est bien !...

SYLVAIN.

Quoi?

RENÉ, à voix basse.

Attends !... (Il remonte.)

VOIX, au dehors.

Sylvain, est-ce que tu ne viens pas danser?

RENÉ.

Prie et attends.

SYLVAIN.

Oh ! je veux...

JACQUES, l'arrêtant.

Prie, Sylvain... Dieu inspire les enfants ! (Sylvain tombe anéanti sur une chaise ; Jacques l'encourage du geste.)

Acte troisième. — Cinquième tableau.

Un carrefour de forêt. Un gros arbre, à gauche ; une masure à droite. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau on entend le bruit de coups de fouet dans le lointain, et le bruit d'une voiture qui approche. Une chaise de poste arrive de gauche, quand elle est au milieu du théâtre, au fond, un homme passe la tête par la portière.)

LAMBERT, devenu le marquis de Rancey, JEAN.

LE MARQUIS.

Jean ?.. c'est ici. (La voiture s'arrête, Jean descend, et ouvre la portière.) Voyons un peu que je me reconnaisse si c'est possible... ce diable d'homme vous donne toujours rendez-vous dans des endroits qui ne sont pas de ce monde... Voyons... (Il s'oriente.) il m'a écrit : à l'endroit où la route fait un coude... un gros arbre à droite... une masure .. c'est ici... Jean, ranime

donc la lanterne qui s'éteint... (Jean ranime la lanterne de la voiture.) Il fait noir comme dans un four... c'est à peine si le diable s'y reconnaîtrait.

JEAN, écoutant à droite.

Monsieur, j'entends des pas de ce côté.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CLAUDE.

(Claude paraît. Jean le regarde avec méfiance.)

CLAUDE, au marquis.

C'est moi ! (Montrant Jean.) Cet homme?

LE MARQUIS.

Peut tout entendre, il est discret et très-bien élevé. Mais d'abord, mon cher, me direz-vous pourquoi vous avez la manie de recevoir vos visites en plein air... la nuit... dans des endroits lugubres où l'on risque de se casser le cou à chaque pas?..

CLAUDE.

J'aime être seul quand j'ai à causer... je n'aime ni les lumières qui regardent ni les murs qui écoutent.

LE MARQUIS, descendant de la voiture.

Vous êtes homme de précaution...

CLAUDE.

Vous avez reçu ma dernière lettre?

LE MARQUIS.

Oui; lettre dans laquelle vous me demandez une entrevue avant de me présenter au château. Est-ce que vous auriez changé d'avis, par hasard?..

CLAUDE.

Au contraire; j'ai annoncé votre arrivée pour aujourd'hui à midi. Vous voyez que j'ai pris les devants.

LE MARQUIS.

Eh bien !.. tout est dit! tout est convenu, tout est fait.

CLAUDE.

Tout est dit, tout est convenu, mais tout n'est pas fait.

LE MARQUIS.

Quoi donc? qu'y a-t-il de nouveau?

CLAUDE.

Ne faut-il pas que je vous instruise de la marche à suivre dans votre nouvelle famille. N'est-il pas essentiel que vous connaissiez le caractère, les habitudes de la mère, de la fille?... et jusqu'à la couleur de la livrée?...

LE MARQUIS.

Peine inutile, mon cher. Il n'y a que les sots auxquels un regard ne suffise pas pour tout saisir et tout deviner. Ouvrez-moi la porte, et...,

CLAUDE.

Vous oubliez ce que je viens de vous dire?

LE MARQUIS.

Quoi donc encore? quelle énigme vous faites cette nuit, mon cher!

CLAUDE.

Je vous ai dit que tout n'était pas fait.

LE MARQUIS.

Je ne comprends pas.

CLAUDE.

Vous allez comprendre. Il y a deux ans, à peu près à pareille époque, une affaire... grave, nous a faits associés pour la vie. Seulement la fortune ne peut pas sourire à tout le monde : vous étiez un simple aventurier comme moi, et un beau matin vous vous êtes réveillé marquis de Rancey. Comment ce titre qui, depuis des siècles, faisait la gloire et l'orgueil de celui qui le portait par droit de naissance, est-il venu tout à coup se nicher dans votre poche déguenillée, c'est ce que j'ignore.

LAMBERT.

Monsieur.

CLAUDE.

Ne jouons pas sur les mots. Comment, dis-je, avez-vous volé ce titre. C'est ce que je veux oublier.

LAMBERT.

Oublions, Monsieur, oublions.

CLAUDE.

Je poursuis... moi de simple aventurier je suis resté simple aventurier, c'est-à-dire : rien! Ah! si!... intendant de madame veuve Frémont, votre future belle-mère.

LE MARQUIS.

C'est de l'histoire ancienne... passons, mon cher.

CLAUDE.

Voici... mais en devenant marquis, vous n'êtes pas devenu riche.

LE MARQUIS.

Au contraire; endetté comme un véritable grand seigneur!..

CLAUDE.

Et vous avez voulu devenir riche : je m'en suis chargé en vous trouvant une fille à millions, et vous avez eu l'obligeance de m'offrir en échange votre puissante protection.

LAMBERT.

Elle ne vous fera pas défaut : sur mes ancêtres, monsieur Claude, vous arriverez à votre but!

CLAUDE.

Oui. Oh! je sais votre crédit... je sais que vous pouvez obtenir pour moi, ce que je souhaite depuis si longtemps, mais...

LE MARQUIS.

Mais quoi!...

CLAUDE.

Mais... je voudrais une garantie de votre parole...

LE MARQUIS.

Cette demande est une insulte pour le marquis de Rancey.

CLAUDE, très-aimable.

Pour le marquis de Rancey c'est possible... mais pour Lambert tout court!

LE MARQUIS, aimable.

Quelle garantie voulez-vous donc?..

CLAUDE.

C'est bien simple : je vous rappelais tout à l'heure une certaine nuit du 5 mars... au torrent de l'Isère... un imprudent tombé, frappé d'une balle...

LE MARQUIS.

Oui, je crois me rappeler.. Eh bien?

CLAUDE.

Eh bien!.. un seul homme a dirigé la balle, mais un autre avait eu l'honneur de la conception... je vous reconnaissais alors pour mon supérieur.

LE MARQUIS.

Où voulez-vous en venir?.. finissez...

CLAUDE.

Je veux avoir entre les mains un papier qui prouve que vous êtes mon complice. Vous le voyez, c'est un enfantillage.

LE MARQUIS.

Assez!.. je n'accepterai jamais un marché aussi honteux!

CLAUDE.

Pardieu! vous êtes bien dégoûté cette nuit... mon cher Lambert. (Tirant le papier.) Lisez donc. .

LE MARQUIS, prenant le papier.

Jean, apporte la lanterne. (Jean obéit. Le marquis parcourt la lettre.)

CLAUDE.

Oh! tout simplement une lettre dans laquelle vous me donnez rendez-vous le 5 mars 1815... au torrent de l'Isère... une niaiserie.

LE MARQUIS, rendant la lettre à Claude.

Je ne signerai pas cela.

CLAUDE.

A votre aise.

LE MARQUIS.

Ainsi, ce rendez-vous... c'était un piége que vous me tendiez?

CLAUDE.

Non, c'est une affaire que je mets en règle. Ah çà! monsieur le fabricant de titres, où donc avez-vous les yeux et l'esprit, de vous croire même mon égal?.. Vous êtes marquis, c'est vrai, marquis improvisé : je ne suis rien, c'est encore vrai; mais qu'avez-vous donc fait pour monter si haut? Vous vous êtes donné la peine de copier un acte de naissance, c'est moi qui ai tout fait, qui ai tout risqué, tout endossé; c'est moi qui ai eu tous les courages, et quand je vous demande de mettre votre nom au bas de ce chiffon de papier, vous me refusez!.. C'est bien, à votre

aise!..je m'en retournerai tout seul au château des Ambrières.

LE MARQUIS, lui présentant un pistolet.

Et si je vous tuais?.. (Jean, qui a compris la pensée du marquis, s'est approché aussi de Claude et lui présente un pistolet. De cette façon, Claude se trouve entre Jean et le marquis.)

CLAUDE.

Vous ne me tuerez pas. Oh! je vous connais, vous ne savez même pas ce que c'est que la colère; l'intérêt... c'est votre passion. Monsieur Lambert, dites donc à votre cher camarade de s'éloigner... que ses mines ne m'effraient pas plus que les vôtres. Je vous crains si peu que je n'ai même pas pris une arme sur moi... Oh! vous pouvez me fouiller.

LE MARQUIS.

Vous avez tort de jouer avec mon calme, monsieur Claude!..

CLAUDE.

Vous ne me tuerez pas pour deux raisons : la première, c'est que vous auriez peur de me tuer... la seconde, que vous y perdriez une fortune immense... une fortune que vous n'auriez qu'à ramasser avec un peu de complaisance... Trois millions! (Claude présente le papier au marquis. Celui-ci laisse tomber son pistolet et réfléchit.)

LE MARQUIS.

Jean, éloignez-vous. (Jean s'éloigne.)

CLAUDE, au marquis.

Songez-y donc!.. trois millions!..

LE MARQUIS, prenant le papier.

Donnez... Mais qui me dit qu'une fois ce papier en votre pouvoir vous ne me livrerez pas.

CLAUDE.

Ah! entre amis!.. et moi donc!..

LE MARQUIS.

Mais comment donc signer!.. je n'ai ni plume ni encre.

CLAUDE, lui donnant de quoi signer.

Voici.

LE MARQUIS.

Allons!.. (Il va à la lanterne de la voiture; il signe et rend le papier à Claude.) tenez...

CLAUDE.

Vous voyez qu'avec un peu de bonne volonté on finit toujours par s'entendre.

LE MARQUIS.

Montez-vous avec moi dans ma chaise jusqu'au château?

CLAUDE.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites. J'accepte. (Jean ouvre la portière. Au moment de monter, ils s'arrêtent.)

LE MARQUIS.

C'est égal... avouez que vous êtes une franche canaille...

CLAUDE, lui montrant le marchepied et s'inclinant pour le laisser passer.

Après vous... passez donc! (Jean ferme la porte et remonte à cheval. La voiture disparaît à droite.)

SIXIÈME TABLEAU.

Au château. Un salon, portes au fond, portes latérales; à gauche, portes donnant sur le jardin; guéridon, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, DENISE.

(An lever du rideau, Louise est étendue sur un fauteuil, elle est assoupie, elle a les traits altérés par une nuit d'insomnie. Près d'elle un petit guéridon sur lequel est une bougie encore allumée, qui touche à sa fin. Le jour paraît déjà depuis quelques moments. Denise sort de gauche, vient en scène et aperçoit sa mère endormie. Elle la regarde un instant et essuie une larme.)

DENISE.

Pauvre mère!.. encore une longue nuit passée sans sommeil!.. ah! je le savais bien moi que tu souffrais sans me le dire; mais je te comprenais, va, tes larmes me retombaient sur le cœur!..

LOUISE, rêvant.

Ah! laissez-moi!.. laissez-moi!.. cet homme... ah!.. (Elle s'agite sous l'impression de son rêve.)

DENISE.

Et quels rêves!.. (Se rapprochant de Louise.) Mère?.. mère?

LOUISE.

Qui m'appelle?.. non, je ne veux pas... (Voyant Denise.) Denise, c'est toi?.. (Elle l'embrasse.)

DENISE.

Oui, c'est moi, ma mère... c'est moi, regarde bien! je t'aime!

LOUISE.

Mon enfant! est-ce que je n'ai pas parlé, là!.. est-ce que tu n'as pas entendue?

DENISE.

Des mots comme dans un vilain rêve...

LOUISE.

Qu'ai-je dit?

DENISE.

Oh, rien! je ne me rappelle que des mots sans suite... tu sais comme lorsqu'on est agité la nuit.

LOUISE.

Ah! que j'ai souffert pendant ces quelques instants de sommeil!.. tu ne peux pas te le figurer!...

DENISE.

Pourquoi aussi ne t'es-tu pas couchée? pourquoi rester sur ce canapé?.. tu seras encore malade toute la journée.

LOUISE.

Ah! tu ne sais pas, vois-tu Denise, tu ne peux pas compren-

dre... toi, pure comme les anges, tu ignores tout ce qu'il y a parfois d'amertume et de désespoir en ce monde... Que la bonne Vierge veille sur toi toute ta vie, enfant, et t'épargne les douleurs!

DENISE.

Et si j'avais compris, mère? si l'amour que j'ai pour toi m'avait fait deviner la cause de tes chagrins : est-ce que tu m'en voudrais de te le dire?..

LOUISE.

Deviner la cause de mes chagrins? Sais-tu bien ce que tu dis, enfant!.. Oh! Dieu ne le voudrait pas!...

DENISE.

Et si ce Dieu dont tu parles m'avait éclairée, au contraire?.. pour que je puisse être là à tes côtés pour te consoler, et pour t'aider à vivre en prenant la moitié de tes souffrances?

LOUISE.

Non, tu n'as rien vu, n'est-ce pas?

DENISE.

Si, j'ai vu, ma mère... ou plutôt, mon âme a pressenti qu'il y avait à côté de nous un être, un démon, qui pesait à notre existence... Mère, pourquoi ne renvoies-tu pas d'ici monsieur Claude Laroque?

LOUISE.

Que dis-tu?

DENISE.

Oui, j'ai senti que cet homme était notre malheur! Je ne sais pas pourquoi, moi, je ne sais pas ce qu'il est au monde pour avoir le pouvoir qu'il a... c'est un mystère pour moi... On dit qu'il se glisse dans les familles des êtres qui parviennent à commander comme s'ils étaient les maîtres... et qui sont les tyrans de la maison... Enfin, je ne comprends pas bien... mais tout ce que je sais, c'est que tu es malheureuse... c'est que tu pleures souvent... en cachette... et que je ne veux pas, moi, parce que... vois-tu, ça me rendrait malheureuse aussi... ça me ferait du mal, et tu ne voudrais pas me faire du mal, n'est-ce pas, mère?

LOUISE, l'embrassant.

Chère ange!.. (A part, regardant le ciel.) Oh! mon Dieu! vous êtes bon!.. vous êtes bon!...

DENISE.

Ainsi, c'est entendu, n'est-ce pas, mère? tu me diras tout : tu ne te cacheras plus de ta fille?

LOUISE, avec élan.

Non! non! non! je te dirai tout! mon adorée... ma vie!.. oui, ma vie!.. car je n'ai plus que toi au monde maintenant, vois-tu!..

DENISE.

Ingrate! tu oublies mon frère... notre bon René, que je n'ai pas embrassé depuis si longtemps!.. depuis un an, mère!.. Tu

m'as dit qu'il était parti pour un long voyage?.. sais-tu qu'il est trop long ce voyage... sais-tu qu'on pourrait bien ne plus se revoir... quand on reste si longtemps... séparés.

LOUISE.

Oh! tu le reverras bientôt... il y a des causes que tu ignores... qui l'ont forcé à s'éloigner... mais tu le reverras... Tiens... monsieur Bernard m'a dit hier soir qu'il avait reçu encore des nouvelles et que...

DENISE.

Cher René!.. quelle joie quand il reviendra! et puis tu auras un enfant de plus à tes côtés... un enfant qui t'aimera!.. on s'aime bien de loin, mais c'est égal, moi je trouve qu'on s'aime encore mieux de près.

UN DOMESTIQUE.

Monsieur Claude Laroque fait demander si Madame peut le recevoir.

LOUISE.

Ah! faites entrer ici... je reviens dans un instant... Viens Denise, viens... (Elles sortent. Claude entre une seconde après.)

SCÈNE II.

CLAUDE LAROQUE, entrant par le fond avec un DOMESTIQUE.

CLAUDE.

Vous avez reçu monsieur le marquis avec tous les honneurs dus à sa personne, ainsi que je vous l'avais recommandé.

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur Laroque.

CLAUDE.

C'est bien, allez... Ah! veillez à ce que monsieur le marquis ne manque de rien... et aussitôt qu'il sera en état de me recevoir vous me préviendrez... Allez.

LE DOMESTIQUE.

Oui, Monsieur. (Il sort.)

SCÈNE III.

CLAUDE, seul.

Dix heures! il n'est que dix heures!... il y a des jours qui comptent pour des siècles!... Ce mariage se fera-t-il? pourquoi non? Le doute est puéril... quand on a pour soi sa volonté, et l'arme la plus redoutable et la plus sûre... un secret dans le passé!.. Il y a bien entre moi et ce mariage un certain Bernard... un amoureux passionné qui peut se réveiller... mais je ne le compte pas; un fils, aussi, un monsieur René... mais celui-là... allons, la porte s'ouvre pour moi... l'avenir me tend les bras... encore une heure d'énergie et j'ai gagné... (On entend en dehors la voix de Sylvain Bernard.)

SYLVAIN, en dehors.

Nous attendrons ici madame Frémont.

JACQUES, en dehors.

Ne vous dérangez pas, j' connais les êtres...

CLAUDE.

La voix de ce Bernard... Que vient-il faire ici?...

SCÈNE IV.

CLAUDE, SYLVAIN, JACQUES.

JACQUES, entrant par le fond avec Sylvain.

Tiens!... le Claude!... (Sylvain s'arrête étonné.)

CLAUDE.

Je crois qu'il vous serait inutile d'attendre madame Frémont, elle ne pourra pas vous recevoir.

JACQUES.

Vous croyez, monsieur Claude Laroque.

CLAUDE.

J'en suis sûr.

JACQUES, à Sylvain.

Nous en serions donc pour not' route? qué qu' t' en dis Sylvain?

SYLVAIN.

Mon oncle, je ne sortirai pas d'ici que je n'aie vu madame Frémont.

CLAUDE.

Ah! ah!... voilà un neveu, monsieur Jacques, qui a l'air d'un garçon de résolution.

JACQUES.

Ah! pour ça, je vous en réponds!... c'est un gars qui, quand il se met quéque chose dans la tête... Je n' voulais pas qu'il vienne, moi, j'avais mes raisons pour ça... j'étais parvenu à le retenir toute la nuit à la ferme... mais quand le jour a point... oh! oh!... il n'y a pas eu moyen de l'arrêter. Il s'est dit : faut que j'aille au château, et il y est venu, comme vous voyez. Ah! dame! ça se conçoit; l'eau bouillait depuis minuit avec un feu ardent, un feu de vingt-cinq ans, quoi!... il a ben fallu qu'à la fin... ça déborde à l'entour.

CLAUDE.

Si vous avez à parler d'affaires... vous avez mal choisi votre heure.

JACQUES.

Ah! que non, nous sommes tombé juste au contraire. (Chaque réponse de Jacques doit impatienter Claude visiblement.)

CLAUDE.

Mais vous ignorez donc ce qui se passe ici aujourd'hui? vous

ne savez donc pas qu'à midi on signe le contrat de mariage de mademoiselle Denise Frémont.

SYLVAIN.

Je sais tout, Monsieur, voilà pourquoi je suis venu.

JACQUES.

Nous savions tout... nous savions tout... et nous sommes venus comme ça... avec notre projet.

CLAUDE.

Ah! vous avez des projets?

JACQUES.

Et d'bons, allez... Mais vous avez l'air de vous intéresser à ces projets-là... ah! ça se conçoit... en qualité d'ami d' la famille...

CLAUDE.

Vous l'avez dit, monsieur Bernard... j'ai toujours été l'ami dévoué de la famille et c'est pour cela que je vois avec plaisir l'accomplissement d'un mariage qui fera le bonheur de mademoiselle Denise et la consolation de sa mère.

SYLVAIN, à Jacques.

Le bonheur de Denise?

JACQUES.

Tais-toi donc... (A Laroque.) Ah çà!... il s'est donc bâclé comme ça tout de suite, ce mariage, monsieur Laroque?...

CLAUDE, qui commence à s'impatienter.

Oui...

JACQUES.

Et c'est un riche mariage, comme ça... Avec qui?...

CLAUDE.

Avec monsieur le marquis de Rancey...

JACQUES.

Le marquis de Rancey... (Ébahi.) Ah!... c'est un bon parti.

SYLVAIN.

Madame Frémont ne vient pas... et le temps passe... le temps passe!...

JACQUES.

Eh! reste donc tranquille, va, tant que ce bon monsieur Claude est en not' présence, il n'y a pas de danger que le malheur se consomme.

CLAUDE.

Pourquoi? monsieur Bernard.

JACQUES.

Parce qu'en vot' qualité d'intendant et d'ami, le notaire ne ferait rien sans vous... quand ça ne serait que par politesse... (Se rapprochant de Claude.) J' parie qu'en ce moment, monsieur Laroque, vous êtes sur des charbons ardents...

CLAUDE.

Que voulez-vous dire? Monsieur.

SYLVAIN, éclatant.

Eh! mon Dieu! ne faites donc pas semblant de ne rien savoir, v'là deux heures que vous comprenez!...

CLAUDE.

Allons donc, monsieur Sylvain, vous parlez franchement, vous!

JACQUES, bas à Sylvain.

Du calme! du calme!

SYLVAIN.

Eh! j'en ai du calme... le sang me monte au cerveau, à la fin!...

JACQUES.

Ah ben! va, puisque la vapeur est lâchée... marche, mon gars, marche!...

SYLVAIN, à Claude.

Monsieur!

CLAUDE.

Ah! il est temps d'en finir avec ces criailleries... vous êtes venus dans l'espoir de rompre ce mariage, n'est-il pas vrai?

JACQUES.

Juste!... ah! vous devinez comme un sorcier.

CLAUDE.

Vous n'y parviendrez pas.

SYLVAIN.

Qui vous donne le droit de parler ainsi?...

CLAUDE.

C'est un compte que je ne dois qu'à moi-même, Monsieur, qu'il vous suffise de savoir qu'il y a des volontés au monde, contre lesquelles on se brise, monsieur Sylvain.

JACQUES.

Ah! c'est qu'il est dur aussi, mon neveu, voyez-vous... et dame!...

SYLVAIN.

Il y a quelque chose qui peut lutter contre ces volontés-là, monsieur Laroque, c'est le cœur d'une mère, j'en appellerai à madame Frémont.

CLAUDE.

Vous ne comprenez donc pas que c'est sa résolution que je vous exprime en ce moment?

SYLVAIN.

Vous mentez. (Mouvement violent de Claude.)

JACQUES.

Ah! il l'a lâché!... il l'a lâché!...

CLAUDE.

Vous venez de m'insulter!... (Il regarde l'heure à sa montre.) Attendez-moi ici; dans deux heures je suis à vous. (Fausse sortie.)

JACQUES.

Attendre!... attendre!...

SYLVAIN, l'arrêtant.

Parce que dans une heure tout sera terminé! parce que dans une heure vous aurez atteint votre but, parce que dans une heure vous aurez consommé votre marché infâme!

CLAUDE, furieux.

Malheureux !

SYLVAIN.

Allons donc! Monsieur, pour la première fois j'ai vu remuer un muscle de votre visage! pour la première fois je viens de me douter que vous étiez peut-être un homme!

CLAUDE, domptant sa colère.

C'est une guerre? bien!... à midi sonnant, Denise Frémont sera la femme du marquis de Rancey, Sylvain Bernard!

SYLVAIN.

Je me serai battu avec vous, auparavant.

CLAUDE.

Non.

SYLVAIN.

Alors je vous tuerai!...

CLAUDE.

Vous ne me tuerez pas.

JACQUES.

Puisqu'il vous en donne sa parole, ce garçon, vous pouvez le croire, allez.

CLAUDE.

Je ne me battrai pas... je me vengerai!...

SYLVAIN.

Comme les lâches, n'est-ce pas?

CLAUDE.

Monsieur!...

SYLVAIN.

Oui, comme les lâches, car vous pâlissez!...

CLAUDE.

A votre tour, vous mentez!

JACQUES.

Ah! pour ça... non, vous n'êtes pas couleur de rose!

CLAUDE, résolu.

Allons! venez donc, puisqu'il faut en finir tout de suite... venez avec moi... j'ai des armes.

SYLVAIN.

Allons!... (René paraît. Claude s'arrête et recule devant lui.)

RENÉ.

Un moment!

CLAUDE.

Lui!...

RENÉ.

parie que vous me croyiez mort, M. Claude Laroque? (Denise et Louise accourent au bruit de la querelle.)

DENISE.

Ma mère, René!

LOUISE.

Tais-toi!... j'ai peur!

CLAUDE.

J'avoue que votre présence.. mais puisque vous avez entendu... vous devez comprendre qu'il me faut une réparation; cet homme m'a insulté... il s'agit de l'honneur...

RENÉ.

S'il s'agit de l'honneur, c'est autre chose. (Il ferme la porte silencieusement.)

CLAUDE.

Que faites-vous ?...

RENÉ.

Je ferme la porte, comme vous le voyez... (Plus grave, revenant à Claude.) Je ferme la porte pour que les valets n'entendent pas ce que je vais vous dire.

RENÉ, aux autres.

Vous voyez cet homme qu'on appelle Claude Laroque. Eh bien! cet homme qui parle d'honneur, est un misérable ambitieux qui s'est caché honteusement pendant vingt années de sa vie, parce qu'il ne s'est pas senti le courage de tenir une épée sur un champ de bataille. Cet homme a vu les siens, sa propre famille, mourir pour défendre les droits de son pays, et il s'est caché. Il a vu une nation tout entière courir aux armes, et repousser l'ennemi, et il s'est caché, et ce n'est que lorsque tout danger a disparu qu'il a osé sortir de son coin et venir mendier une place à cette France qu'il avait lâchement abandonnée. Et comme il ne s'est pas senti assez de force pour l'obtenir par lui-même, il s'est mis en tête de bâtir sa fortune sur le désespoir d'une famille entière.

CLAUDE.

Mais vous voulez donc que...

RENÉ.

Je vous en défie. (Claude se tait.) Cet homme s'est alors appuyé sur je ne sais quel souvenir, je ne sais quel passé, pour s'introduire auprès de la fille de son ancien maître, le noble marquis de Nanteuil, qu'il avait autrefois servi comme secrétaire et puis il s'est dit : Je ne suis rien, je n'ose rien, voilà des gens qui feront la besogne pour moi.

CLAUDE.

Encore une fois, vous voulez me pousser à bout, vous voulez que je parle.

RENÉ, d'une voix terrible.

Je vous en défie !.. Encore un mot... ce sera le dernier, Sylvain, vous connaissez cet homme, vous ne pouvez pas vous battre avec lui. Quant à moi, René Frémont, fils de Pierre Frémont, l'ancien maître de ce château, je reviens ici prendre possession de ce qui m'appartient, et au nom de mes droits réels, comme chef de la famille, je vous chasse !

CLAUDE, à Louise.

Madame, mais dites-lui donc de se taire !..

RENÉ, avec force.

Je vous chasse! (René, ouvre la porte et lui ordonne du geste de sortir. Claude sort en rugissant.)

LOUISE, jetant un cri et tombant sur un fauteuil.

Ah!... je suis perdue!...

JACQUES, qui se trouve auprès d'elle.

Eh bien! voyons, madame Frémont, est-ce qu'il n'y a plus d'amis dans le monde? (René et Sylvain se serrent la main.)

Acte quatrième. — Septième tableau.

Un pavillon occupant le milieu du théâtre, et dont l'intérieur est visible pour le public; porte à gauche; cheminée au fond avec deux bougies. Parc entourant le pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDE seul, puis LOUISE.

CLAUDE, assis devant une table.

Tout est fini pour moi peut-être... Ce fils qui est revenu... Ah! s'il fallait tout perdre en un instant... j'aimerais mieux... (Il regarde les pistolets qu'il a pris dans un meuble.) Nous verrons!

LOUISE paraît, pâle, égarée.

Il doit être là, mon Dieu!... (Elle frappe à la porte du pavillon.)

CLAUDE.

On a frappé!... qui est là?

LOUISE.

C'est moi!...

CLAUDE, à part.

Pourquoi vient-elle?... (Il ouvre.)

LOUISE, tombant anéantie.

Oui, c'est moi, Monsieur, c'est moi qui viens vous dire... vous demander... vous prier!... Aidez-moi, Monsieur... vous voyez bien que les larmes m'étouffent... que la voix me manque... que je vais mourir, peut-être.

CLAUDE.

Que voulez-vous? Madame.

LOUISE.

Je veux... je ne sais pas bien, moi... mais je veux éviter un grand malheur, voilà tout... je veux...

CLAUDE.

Vous voulez que j'oublie les injures que votre fils est venu me cracher au visage? quand vous auriez pu lui fermer la bouche.

LOUISE.

Mais que pouvais-je dire, moi?... j'étais anéantie. C'était la foudre qui tombait sur nous, c'était comme un vengeur qui apparaissait...

CLAUDE.

Qu'êtes-vous venue me dire, Madame?...

LOUISE.

Je suis venue vous dire : oubliez tout; l'heure du repentir est arrivée, et je viens vous demander à deux genoux, de vous repentir, Claude.

CLAUDE.

Vous avez peur? Madame.

LOUISE.

J'ai peur pour vous!

CLAUDE.

Qu'ai-je à craindre, moi?... une femme!... un enfant!...

LOUISE.

Un enfant qui nous tuera tous les deux, peut-être!

CLAUDE.

Nous verrons.

LOUISE.

Que voulez-vous donc faire encore?

CLAUDE.

Marier votre fille au marquis de Rancey.

LOUISE.

C'est plus impossible que jamais!

CLAUDE.

Qui m'en empêchera?

LOUISE.

Lui! René!

CLAUDE.

Toujours lui!... qu'il vienne donc!

LOUISE.

Oh! ne le souhaitez pas!

CLAUDE.

Pourquoi me forcez-vous de recourir à de telles extrémités? Madame... Tout ceci aurait pu devenir une chose si facile et si simple!...

LOUISE.

Si simple! oh! vous ne pensez pas de pareilles choses, n'est-ce pas? Dites-moi que ce mariage est devenu nécessaire à votre avenir, dites-moi que vous avez fait des rêves d'ambition et que c'est un moyen de les réaliser... mais ne me dites pas que...

CLAUDE.

Oui, je suis ambitieux, pourquoi le cacherais-je?

LOUISE.

Eh bien! je ne vous en veux pas d'être ambitieux... qui ne l'est pas, sur terre? il faut bien être ambitieux pour arriver; mais enfin, il y a des moyens qui pourraient remplacer ceux que vous voulez employer.

CLAUDE.

Aucun.

LOUISE.

Mais si!... Tenez, je vais vous parler sincèrement. J'ai une

immense fortune... vous savez? Est-ce qu'avec de l'argent on ne fait pas bien des choses? Dans le monde... l'argent... c'est si puissant!

CLAUDE.

C'est un nom qu'il me faut! un titre sur lequel je puisse m'appuyer.

LOUISE.

Eh! mon Dieu! la fortune remplace tout! je vous abandonne la mienne, je vous l'abandonne sans regret; vous me laisserez seulement de quoi vivre à peu près, dans un coin isolé, avec mes deux enfants: vous n'entendrez plus jamais parler de moi, je serai morte pour vous, et vous verrez... vous arriverez de même à ce que vous voulez...

CLAUDE.

Il y a des portes qu'on n'ouvre pas avec de l'or, Madame!

LOUISE.

Oh! je vous en supplie! pour ma fille, Monsieur! pour ma fille... cette chère petite! Entre nous, là... vous ne voudriez pas la voir mourir!.. elle, si jeune, si douce, le désespoir la tuerait, et je dois compte à Dieu de la vie de ma fille!... Comment, vous ne dites rien!... vous hésitez!... vous me voyez à vos genoux, suppliant et pleurant, et vous ne dites rien? (Avec force.) Monsieur!.. c'est pour ma fille que je vous implore... c'est pour elle seule que je descends jusqu'à vous.

CLAUDE.

Il est trop tard.

LOUISE.

Trop tard!... ah! décidément vous êtes impitoyable!... vous voulez un malheur!

CLAUDE.

Je veux que ce mariage se fasse!

LOUISE.

Vous ne voulez pas renoncer à votre affreux dessein?

CLAUDE.

Non, Madame.

LOUISE.

Non?.. Eh bien! malheur à vous et honte sur moi! Je m'opposerai formellement à ce mariage! Devant tous, je refuserai mon consentement!

CLAUDE.

Madame! par pitié pour vous!..

LOUISE.

Oh! rien! plus rien! je vous brave! j'ai trop souffert jusqu'à ce jour, pour être aussi craintive qu'autrefois. Il y a des moments où les larmes se sèchent... voyez-vous; et quand on en arrive là, on a de la force et du courage. Ce mariage ne se fera pas, je n'ai pas peur de vous!..

CLAUDE.

Vous avez tort de parler ainsi! (A ce moment René paraît avec Jacques, s'approche du pavillon et écoute.)

LOUISE, éperdue.

Oh! cela m'est bien indifférent, vos menaces! Je sauve ma fille, voilà tout! Oh! vous vous vengerez, je le sais; vous jeterez ma honte au visage de tous... vous me forcerez à rougir devant mes enfants; je serai perdue à jamais; je serai déshonorée, j'en mourrai, peut-être; mais j'aurai du moins sauvé l'avenir de ma fille!

CLAUDE, avec rage.

Ah!..

RENÉ, à Jacques.

Éloignez-vous, Jacques.

LOUISE, à moitié folle.

Encore une fois, je vous brave!.. et ce n'est pas vous qui flétrirez mon nom, lâche!.. je le flétrirai moi-même!..

CLAUDE, avec menace.

Louise!..

LOUISE.

C'est moi qui crierai mon infamie tout haut et devant tous!.. Je dirai que si je fus une épouse coupable, je ne veux pas du moins être une mauvaise mère, et le monde me pardonnera peut-être, et du moins toutes les mères me comprendront. Venez!..

CLAUDE.

Vous ne sortirez pas!

LOUISE.

Je ne sortirai pas?..

CLAUDE.

Non! et vous vous tairez et vous m'obéirez!

LOUISE, avec un rire convulsif.

Ah! ah! ah!.. vous êtes fou, Claude Laroque; mais regardez-moi donc!.. vous voyez bien que mon parti est pris.

CLAUDE.

Une dernière fois, réfléchissez, Louise!..

LOUISE.

Une dernière fois, je vous le jure sur ma fille, je vais dire que je suis une femme adultère!.. et que vous êtes mon amant!

CLAUDE, d'une voix assourdie par la rage.

Eh bien! moi, je dirai que je suis un assassin, et que vous êtes ma complice. (Louise le regarde d'un air effaré.)

RENÉ, à part.

Je n'entends plus rien... (Il entr'ouvre doucement la porte.)

LOUISE, saisissant avec force le bras de Claude.

Que dites-vous?.. qu'est-ce que vous venez de dire?.. j'ai mal entendu, je n'ai pas compris... Au nom du Dieu vivant... que dites-vous donc, Monsieur?..

CLAUDE.

Je dis... que j'ai tué votre mari...

LOUISE, avec un cri épouvantable.

Ah!..

RENÉ, se cramponnant au mur pour ne pas tomber.

O mon cœur!.. ne te brise pas!.. ma tâche n'est pas finie. (Il entre en chancelant et sans être vu.)

LOUISE, à moitié folle.

Mon Dieu!.. c'est un rêve, n'est-ce pas? un rêve horrible!.. je n'ai plus ma raison... je... (Apercevant René.) René!.. il a tout entendu!.. Ah!.. (S'élançant hors du pavillon.) Jacques!.. Jacques!.. là! (Elle tombe sur le seuil. Jacques s'élance dans le pavillon. René ferme la porte. Pendant ce mouvement, Claude tire un coup de pistolet sur René et le manque.)

JACQUES, à Claude qui va saisir l'autre pistolet.

Chacun son tour!.. (Il présente l'arme à René.)

CLAUDE, haletant.

Tuez-moi vite!..

RENÉ.

Non, moi, je n'assasssine pas, je me bats; il ne reste qu'un pistolet chargé, Dieu décidera!.. Tu comprends, Jacques?.. (Préparatifs de duel muet.)

LOUISE, revenant à elle et se souvenant.

Ah!.. c'est horrible!..

DENISE, dans la coulisse, à Sylvain qui la suit.

Sylvain!.. conduisez-moi; par ici... par ici... (Apercevant sa mère.) Ma mère!.. (Au moment où Denise s'élance vers sa mère, un coup de feu part du pavillon. Claude tombe.)

LOUISE, avec désespoir.

Ah! René!.. mon fils!.. mort peut-être, et sans m'avoir pardonné!.. (Le rideau tombe.)

Cinquième acte. — Huitième tableau.

Même décor qu'au sixième tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUISE, puis JACQUES.

LOUISE, seule, relisant une lettre.

« Madame, Dieu m'a ramené ici un instant, parce qu'il avait « besoin de moi pour remplir un devoir et infliger un châti- « ment. J'ai fait ce que Dieu a voulu. Maintenant ma présence « au château est absolument inutile. Je pars... pour bien long- « temps... je vais au bout de la terre... attendre l'heure où je « serai rapproché pour toujours de celui qui m'a tant aimé au-

« trefois... de mon père. Vivez, je ne dis pas heureuse, mais « calme et rassurée. La seule prière que je vous adresse, c'est « de veiller sur ma sœur, un ange de seize ans qui n'a plus de « père non plus! Adieu, ne me regrettez pas; j'étais né maudit, « je m'en vais comme je suis venu. Adieu! » Et c'est mon fils qui m'écrit cela!.. mon fils!.. René, tu me dis que tu vas attendre le moment où tu rejoindras ton père... Qui sait si je ne l'aurai pas rejoint avant toi!.. (Jacques paraît.) Qui vient?.. Qu'on me laisse... J'ai demandé un peu de repos... je ne peux donc pas obtenir ce que je demande.

JACQUES.

C'est moi...

LOUISE.

C'est vous... venez, mon ami.

JACQUES.

Excusez... c'est que... je voulais savoir si... enfin... je venais...

LOUISE, lui tendant la main.

J'avais demandé à rester seule... mais...

JACQUES.

Seule?.. v'là justement ce qu'il ne faudrait peut-être pas, ma'me Frémont... il y a des moments que tant plus qu'on peut avoir des gens autour de soi, tant plus que ça vaut.

LOUISE

Mais je ne crains pas de rester seule, moi, Jacques!

JACQUES.

Faites excuse, si je vous demande encore quelque chose qui... Avez-vous vu monsieur René... à c' matin?

LOUISE.

Non, Jacques... il est reparti.

JACQUES.

Reparti?.. Comment... sans être venu vous voir...

LOUISE.

Pourquoi serait-il venu? Est-ce que je compte pour quelque chose au monde?

JACQUES.

Ah! parti... comme ça... sans voir ses vieux amis... sans dire je reviendrai... oh! c'est méchant ça... c'est pas de pitié.

LOUISE.

Il m'écrit qu'il ne reviendra jamais.

JACQUES.

Il écrit ça! c'est pas possible. Voyons donc!.. Tiens... j'oubliais que j' sais pas lire... Eh bien! tenez! ma'me Frémont! j'en remercie le bon Dieu, parce que si je pouvais comprendre de mes yeux ce qu'il y a sur ce papier... ça me donnerait au cœur un de ces coups que je n'en r'viendrais p't' être pas... Au lieu que ne voyant pas bien de moi-même... eh bien! vous savez... il reste là un doute qui fait du bien.

LOUISE.

Mais c'est écrit, Jacques.

JACQUES.

Ah! c'est ce que j'ignore... moi... j' sais pas lire.

LOUISE.

Écoutez-moi bien, mon ami : à l'heure où je vous parle, je suis sûre de ne plus jamais revoir mon fils. Hier, j'espérais encore; aujourd'hui, c'est fini... mon fils m'abandonne tout à fait... une volonté suprême, inconnue, a dirigé tous les événements depuis hier... une volonté implacable devant laquelle je me courbe, devant laquelle je me tais.

JACQUES.

Faut pas dire ces choses-là.

LOUISE.

Et comme devant un grand malheur il faut prendre une résolution... eh bien! il m'est venu une idée, mon bon Jacques, une de ces inspirations qu'il faut suivre aveuglément. Je n'ai plus de fils... mais j'ai une fille encore... une fille qui m'aime, elle!.. et dont je veux faire le bonheur.

JACQUES, soupçonnant.

Ah!

LOUISE.

Savez-vous ce que j'ai décidé?.. Je vais la marier, mon ami, avec celui qu'elle aime, avec Sylvain qui la rendra heureuse... j'en suis sûre... je vais la marier aujourd'hui... tout à l'heure....

JACQUES.

Comment?.. sitôt que ça? vous êtes bien pressée... de vous séparer de votre fille... je trouve...

LOUISE.

M'en séparer... oh! non... au contraire; ces chers enfants ne m'aimeront que plus, et quand tout sera fait... eh bien, vous resterez tous trois auprès de moi et nous finirons bien par être heureux, n'est-ce pas?

JACQUES.

Oh! oui, oui. Mais quant à ce mariage, moi, il me semble que ça n'est pas si pressé et que...

LOUISE.

Il faut qu'il se fasse, mon ami. Je veux donner à ma fille un appui... un défenseur... parce qu'on ne sait pas... si je venais à mourir...

JACQUES.

Mourir! ah! ben, en v'là une idée.

LOUISE.

Je suppose, Jacques... mais enfin, ne me parlez pas de revenir sur mes intentions. J'ai songé à tout. Ce matin j'ai envoyé chercher un notaire qui sera ici tout à l'heure pour dresser le contrat.

JACQUES.

C'est donc ça que vous vous êtes faite belle comme une reine, comme une vraie marquise que vous êtes ?

LOUISE.

Oui, Jacques... je me suis parée...

JACQUES.

C'est ce que je vois... C'est joli tout de même... une robe blanche, c'est plus gai... ça réjouit...

LOUISE.

N'est-ce pas un jour de gaieté celui où l'on fait le bonheur de sa fille?.. J'ai invité tous nos amis... après le contrat. Il y aura bal, et je veux y assister aussi, moi... en habits de fête.

JACQUES.

Ah! c'est tout naturel... et vous avez fait tout ça depuis ce matin?.. Mais c'est comme qui dirait des préparatifs de départ, parole!.. Est-ce que vous voudriez nous quitter aussi?.. comme l'enfant?..

LOUISE.

Vous quitter?.. aller vivre loin de vous maintenant?.. Ah! ce serait bien mal récompenser votre amitié.

JACQUES.

Ah! oui!.. parce que c't' amitié-là, voyez-vous, quand les Bernard l'ont plantée quéque part... elle ne s'en déracine jamais... si bien que de jour en jour, d'année en année... elle grandit c'te chère amitié... elle devient une grande fille, une parente, quoi, qui demeure à la maison tant qu'on est en vie... et qui ne s'en va que quand nous partons.

LOUISE, embrasse Jacques, se lève agitée et sonne. Joseph paraît.

Joseph, dites à ma fille que je désire la voir à l'instant...

JOSEPH, sortant.

Oui, Madame.

SCÈNE II.

LES MÊMES, SYLVAIN, puis DENISE.

SYLVAIN.

Ah! je vous cherchais, mon oncle... Pardon, Madame!..

LOUISE.

Entrez Sylvain... entrez... je suis heureuse de vous voir... j'allais vous faire chercher : j'ai besoin de vous.

SYLVAIN.

Parlez, Madame... il y a si longtemps que je désire vous prouver mon dévouement.

LOUISE.

Aujourd'hui, Sylvain, je viens vous demander de rendre ma fille heureuse... je viens vous demander d'être son mari.

SYLVAIN.

Son mari!.. ah! Madame...

DENISE, entrant.

Bonne mère!

LOUISE.

Tu as entendu, Denise?

DENISE.

Oui, mère...

LOUISE.

Refuses-tu? (Denise embrasse sa mère.)

SYLVAIN.

Ah! mon oncle! c'est un jour bien heureux pour moi!

JACQUES.

Pour toi... oui... mais.

SYLVAIN.

Mais quoi?..

JACQUES.

Tu ne vois donc pas que ma'me Frémont vient de sourire!

SYLVAIN.

Eh bien, tant mieux!

JACQUES.

Non, tant pis! Vaudrait mieux qu'elle pleure.

LE DOMESTIQUE.

Le notaire que Madame a fait demander, désire savoir si Madame veut le recevoir.

LOUISE.

Faites entrer.

DENISE.

Un notaire!

LOUISE.

Oui, tu vas voir...

SYLVAIN.

Que veut dire cela, mon oncle?

JACQUES.

C'est une surprise.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE NOTAIRE.

LOUISE.

Monsieur, veuillez prendre place... je vous ai déjà fait savoir dans une lettre le motif grave pour lequel vous êtes ici en ce moment. Je désirerais, pour hâter le bonheur de deux êtres que j'aime, passer sur certains détails de formalité, et arriver tout de suite à la signature.

LE NOTAIRE.

Tout se passera comme vous le désirerez, Madame. (Ici Jacques fait un mouvement de contrariété. Sylvain le remarque.)

SYLVAIN.

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?..

JACQUES.

J'ai... j'ai... que ma'me Frémont vient encore de sourire.

SYLVAIN.

C'est de bonheur.

JACQUES.

C'est possible... mais j'aime mieux les bonheurs qui font pleurer, moi...

LOUISE.

Sylvain, voilà votre femme, mon ami, je vous la donne douce, jeune, aimante; rendez-la heureuse : écartez d'elle tout ce qui pourrait être une ombre dans sa vie. Elle ne connaît que le beau de l'existence, je vous la recommande, Sylvain.

SYLVAIN.

Madame...

LOUISE.

Dites ma mère.

SYLVAIN.

Ma mère, par la sainte union que vous approuvez aujourd'hui, je vous jure de consacrer ma vie au bonheur de votre enfant...

LOUISE.

Votre main : (Sylvain lui baise la main.) et toi Denise?

DENISE.

Oh! moi, ma mère, je t'aime!

LOUISE, pleurant.

Ma fille !..

JACQUES, voyant Louise pleurer.

Elle pleure un brin... allons... ça n' peut pas faire de mal!

LE NOTAIRE.

Tout est prêt. Quand madame Frémont désirera passer à la signature.

LOUISE.

A l'instant. (On signe.) Ah mon Dieu!.. qu'est-ce que j'éprouve!.. on dirait... que...

JACQUES.

Qu'avez-vous donc comme ça?

LOUISE.

Rien... mon ami... rien... c'est le bonheur qui fait mal...

DENISE, après avoir signé.

Tu pleures, mère.

LOUISE.

Non, ma fille, non... je suis heureuse...

JACQUES.

C'est... c'est que... je crois mes enfants qu'un peu de repos... serait peut-être nécessaire à vot' mère...

LOUISE.

Jacques a raison... la fatigue... l'émotion... une heure de solitude me rendra mes forces... le voulez-vous, mes amis ? Je vous rappellerai bientôt...

JACQUES, à Denise.

Allons, Mam'zelle... Madame... (A Sylvain.) Quant à toi, mon neveu.

LOUISE.

Sylvain ! vous êtes heureux... mon ami?..

SYLVAIN.

Soyez bénie, Madame.

JACQUES.

Viens donc .. tu ne vois pas qu'elle a besoin d'être seule. (A part.) Oh! Dieu de Dieu!.. si elle pouvait pleurer toutes les larmes de son corps... ça la sauverait. (Il sort avec Sylvain, Denise reste en arrière et revient à sa mère.)

SCÈNE IV.

LOUISE, DENISE.

DENISE.

Tu me renvoies aussi, mère?

LOUISE.

Oui, Denise... oui, mais tu reviendras bientôt...

DENISE.

Au revoir, mère!

LOUISE.

Au revoir! (La saisissant tout à coup dans ses bras.) Oh! je ne veux plus que tu me quittes?.. (Se remettant.) Folle que je suis, va-t'en!.. va-t'en!.. Tu ne m'oublieras pas?..

DENISE, l'embrassant.

Oh! que c'est vilain de demander ces choses-là...

LOUISE, s'arrachant de ses bras.

Va-t'en!.. va-t'en!.. (Denise sort.)

LOUISE, la regardant sortir : avec des sanglots.

Denise! ma fille bien-aimée!.. je ne te verrai plus jamais!.. c'est fini... oh! c'est impossible et je vais... (S'arrêtant.) Non... je suis condamnée.. je ne peux plus vivre... allons!.. (Envoyant des baisers du côté par où est sortie Denise.) Adieu!.. adieu!.. (Elle sort.)

NEUVIÈME TABLEAU.

Même décor qu'au premier tableau.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau un commencement d'orage.)

RENÉ, seul.

Tout est fini pour moi maintenant... Es-tu content, mon père? (Il s'assied un instant, absorbé, puis il se relève.) Allons, je me suis trop arrêté déjà; mais c'est plus fort que moi!... Il y a comme une puissance invisible qui me retient ici... il faut partir, pourtant, oui, il faut fuir... il faut chercher l'oubli... si Dieu le veut... Mon père... il était si bon!... il était si brave!... C'était un si honnête homme que mon père!.. Et je l'aimais tant... (Il sort en traversant le pont.)

SCÈNE II.

LOUISE, paraît pâle, désespérée; l'orage redouble.

J'ai peur. (Elle tombe accablée.) Pourvu qu'au dernier moment je ne manque pas de courage. C'est si affreux de mourir... seule... abandonnée... maudite de son fils... Mais au moins ceux que je laisse après moi seront heureux! J'aurai fait le bonheur de Denise. Sylvain est un cœur loyal et dévoué. Jacques sera un père pour elle... je la laisse entre deux bonnes âmes (Elle s'agenouille.) Mon Dieu, jugez-moi... Je vous demande pardon de vouloir quitter la vie, mais je n'ai plus la force de souffrir! Dieu juste, jugez-moi. (Elle se lève et dit avec résolution :) C'est ici que Pierre a été frappé. C'est ici que je veux mourir. (Montrant le précipice.) La mort est là au fond de cet abîme. Pourquoi hésiterais-je?... Est-ce que la balle qui a frappé mon époux a hésité?... Allons, allons... (Elle marche vers le pont. Au moment où elle y arrive, René, qui a tourné dans la montagne, paraît sur le chemin qui domine le pont, et tous deux se reconnaissent à la lueur d'un éclair.)

SCÈNE III.

LOUISE, RENÉ.

LOUISE, reculant.

René!..

RENÉ, s'élançant près d'elle.

Que venez-vous faire ici, Madame?

LOUISE.

Vous le voyez bien, je viens mourir.

RENÉ.

Mourir?... De quel droit?

LOUISE.

Je n'ai plus de compte à rendre qu'à Dieu. Dieu m'a condamnée, j'obéis.

RENÉ.

Plus de compte à rendre?... Et votre fille, Madame?

LOUISE.

Oh! ma fille sera heureuse après moi. Croyez-vous donc que je n'ai pas pensé à elle quand mon pauvre cœur s'est brisé et que l'idée fatale m'a monté au cerveau?

RENÉ.

Que voulez-vous dire?

LOUISE.

Je veux dire que si vous étiez revenu au château, il n'y a pas une heure, vous auriez assisté au mariage de Denise Frémont avec Sylvain Bernard.

RENÉ.

Denise mariée!..

LOUISE.

Oui, après avoir reçu votre lettre... votre lettre impitoyable, j'ai eu peur... Je ne sais pas bien ce qui s'est passé en moi... mais, avant tout, j'ai voulu assurer l'avenir de ma fille, et tout à l'heure, on signait le contrat, et dans quelques instants, lorsque moi j'aurai rejoint votre père... eh bien!.. là-bas... ma fille sera calme et heureuse au milieu de ceux qui doivent l'aimer toute la vie, et qui ne l'abandonneront jamais, eux!... Vous voyez bien que je peux m'en aller... moi... vous voyez bien que je n'ai plus rien à faire au monde!

RENÉ, arrêtant Louise.

Au nom de mon père, je vous ordonne de vivre!..

LOUISE, égarée.

Cela n'est plus possible. Vivre quand je n'ai plus rien... quand il ne me reste que la honte... quand je n'ai plus de fils!

RENÉ.

Ma mère, vous vous trompez... je suis près de vous, regardez... me voilà...

LOUISE.

Oui, mais vous m'avez abandonnée, vous m'avez laissée toute seule, sans pitié... sans vous dire : elle va se tuer si je l'abandonne.

RENÉ.

Mais Dieu m'a retenu... Dieu m'a ramené. Ma mère, reviens à toi... je ne te quitterai plus... regarde, je suis à tes genoux... je pleure!

LOUISE, égarée.

Ah! si vous saviez depuis combien d'années je pleure, moi. Si vous saviez ce qu'il y a de douleur dans mon passé.

RENÉ, se relevant, pâle.

Le passé!... ah! Madame, ne parlez pas du passé, je vous en conjure. Le passé, c'est mon père, voyez-vous, et il m'aimait tant, mon père. Il avait si peu mérité le mal qu'on lui a fait, qu'à cette pensée, voyez-vous, je deviendrais fou, j'oublierais tout... j'oublierais que vous êtes là, que vous vous repentez. J'oublierais que vous êtes ma mère, et je serais capable de vous entraîner avec moi dans cet abîme!

LOUISE, s'élançant sur les rochers qui mènent au pont.

Eh bien! viens donc! viens René.

RENÉ, s'élançant après elle.

Non... non... Eh bien! non... je n'ai rien dit... je ne sais plus... j'oublie... je veux oublier...

LOUISE, luttant avec Réné.

Laisse-moi.

RENÉ.

Non. Vous ne mourrez pas... c'est moi qui vous en supplie... Après tout, vous êtes ma mère, je ne veux pas vous laisser mourir, moi!...

LOUISE.

Laisse-moi, te dis-je. (Elle lui échappe.) Adieu, René. (Elle s'élance sur le pont qui, a ce moment est brisé par la foudre.)

RENÉ, se cramponnant aux rochers pour retenir Louise.

Ma mère!... ma mère... écoutez : c'est Dieu qui vous parle par ma voix... Au nom de mon père qui a vu vos souffrances... je vous pardonne, ma mère... Au nom de Dieu miséricordieux qui a vu tes larmes et ton repentir... je te pardonne, ma mère. (Pendant que René redouble d'efforts pour arracher sa mère à l'abîme, le rideau baisse. — Changement à vue.)

DIXIÈME TABLEAU.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Au lever du rideau, les paysans et paysannes viennent s'abriter sous les arbres. On entend la pluie tomber; peu à peu le beau temps revient.)

GRÉGOIRE, CATHERINE, ROBERT, ROMAIN, MATHIEU, PAYSANS, PAYSANNES.

PREMIER PAYSAN.

J'ai tout reçu!...

DEUXIÈME PAYSAN.

Eh ben ! tu peux t'abriter maintenant, il n' pleut plus...

MADELINE.

Il n' pleut plus. Eh bien! recommençons la danse.

TOUS.

Oui... oui... (La danse commence piano pendant ce qui suit.)

ROBERT.

Enfin v'là l'orage qui se dissipe!

ROMAIN.

Et comme on dit : Après la pluie le beau temps.

MATHIEU.

Se douterait-on qu'il n'y a qu'un instant nous étions en pleine nuit?... c'est drôle tout de même!

GRÉGOIRE.

Savez-vous ce que ça veut dire tout ça, vous autres?

CATHERINE.

Quoi encore?... toujours tes pressentiments, donc...

GRÉGOIRE.

Oui... oh! mais cette fois... un bon... cet orage qui a eu lieu tout à l'heure... eh ben! ça veut dire que c'est l' soleil qui vient d' prendre un bain et de faire sa toilette, pour assister plus luisant au bonheur de mam'zelle Denise et de ceux qui l'entourent...

CATHERINE.

Oh! cette fois, touche là, Grégoire, je suis pour ces pressentiments-là, moi. (Forté. — Danses jusqu'à l'entrée de Jacques.)

JACQUES, entrant effaré.

Mes amis!... mes amis, plus de fêtes, plus de danses...

TOUS.

Qu'y a-t-il?

JACQUES.

Ma'me Frémont est partie du château... elle n'y reviendra peut-être plus... (Denise qui est entrée avec Sylvain, et qui a entendu ces derniers mots.)

DENISE.

Ma mère!...

JACQUES.

Ah! ma pauv' tête éclate!... si vous saviez ce que je sais, moi, ce que je pense... ce qui était vrai, sans doute... oh! priez... priez tous, pour que Dieu nous la ramène.

DENISE, sanglotant.

Ma mère!... ma mère!.. (A ce moment, Louise a paru au fond; Denise l'aperçoit, pousse un cri et court dans ses bras.)

SYLVAIN, à Jacques, qui reste stupéfié.

Que disiez-vous donc, mon oncle?...

JACQUES.

Moi, je ne sais plus... je rêve... je radote... c'est ben vous, ma'me Frémont?

LOUISE.

Oui, mon bon Jacques, c'est moi .. et mon fils... mon René, qui ne nous quittera plus jamais.

RENÉ, serrant la main à Jacques.

Non, jamais.

JACQUES, aux paysans.

Eh ben!... quand vous resterez tous là?... voulez-vous ben vous mettre à danser tout de suite.

TOUS.

Vive ma'me Frémont!.. (La danse recommence. Piano.)

MADAME FRÉMONT, à René.

René, tu m'as pardonné, toi, mais Dieu?..

RENÉ.

Dieu est bon, ma mère.

JACQUES, à part.

C'est égal .. c'est comme un rêve du paradis... il faut que l' bon Dieu ait passé par ici à c' matin. (Les danses continuent plus vivement. Forté à l'orchestre jusqu'au baisser du rideau.)

N° d' Invent. ~~498~~ 31502

498

Digitized by Google

DISTRIBUTION DES ROLES

DU CHATEAU DES AMBRIÈRES.

CLAUDE LAROQUE.....	Grand premier rôle.
LAMBERT.....	Second premier rôle; troisième rôle.
PIERRE FRÉMONT.....	Premier rôle, père noble.
RENÉ FRÉMONT.....	Jeune premier rôle.
JACQUES BERNARD....	Financier, premier comique marqué.
SYLVAIN BERNARD....	Premier amoureux.
GRÉGOIRE.....	Jeune comique.
ROBERT.....	Rôles de convenance.
MATHIEU.....	
ROMAIN.....	
JOSEPH.....	
UN NOTAIRE.....	
UN POSTILLON.....	
LOUISE FRÉMONT.....	Premier rôle.
DENISE FRÉMONT.....	Jeune première, — ingénuité.
CATHERINE.....	Soubrette.
MADELINE.....	

FIN.

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

Digitized by Google